L'ARCHITECTURE IONIQUE EN IONIE

LE
TEMPLE D'APOLLON DIDYMÉEN

PAR

M. OLIVIER RAYET

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

(Avril, Juillet et Septembre 1876)

PARIS
IMPRIMERIE JULES CLAYE
(A. QUANTIN, SUCCESSEUR)
RUE SAINT-BENOIT
1876

L'ARCHITECTURE IONIQUE EN IONIE

LE

TEMPLE D'APOLLON DIDYMÉEN



ITTORFF a excellemment démontré que les principes architecturaux dont les temples de l'Acropole d'Athènes nous offrent la plus savante et la plus admirable application remontent aux modestes cabanes en bois de grume et en boue dans lesquelles s'abritaient les populations primitives de la Hellade. Mais si les éléments de la construction des temples grecs ont une origine toute nationale, il n'est pas douteux que, dans les proportions des diverses parties de ces édifices et surtout dans les détails de leur ornementation, une très-grande part ne doive être faite à l'influence étrangère. Dans la lourdeur massive et la rude simplicité du dorique primitif, il est facile de reconnaître l'imitation des édifices de la Phénicie et de l'Égypte, tandis que la sveltesse des colonnes ioniques fait songer aux troncs de palmier dont les architectes d'Assour faisaient grand usage, et que la base sur laquelle elles s'appuient, les volutes dont elles décorent leur chapiteau, les oves dont se pare l'entablement qu'elles supportent, rappellent sans conteste certains détails des monuments Ninivites. Chaque jour montre d'une manière plus évidente l'immense ascendant, non-seulement militaire, mais encore religieux, scientifique et artistique qu'a exercé sur tout l'Orient le puissant empire des Sinakhérib et des Sargon. Aussi ne devons-nous point être surpris que certaines idées ornementales aient passé des Assyriens aux Lydiens et aux Phrygiens,

leurs imitateurs en tant de choses, et de ceux-ci aux colons grecs fixés sur la côte d'Asie Mineure, Ioniens pour la plupart. Entre les mains de ces derniers, et grâce à l'admirable sentiment du beau dont la race hellénique était douée, grâce aussi à l'abondance tout autour d'eux de matériaux bien supérieurs à ceux dont disposaient les Assyriens, ces inventions asiatiques se perfectionnèrent; la mesure dans laquelle elles pouvaient s'adapter à la construction grecque, les règles auxquelles la raison et le goût en soumettaient l'usage, furent reconnues, et il résulta de tout ce travail la création d'un ordre particulier d'architecture, qui prit à juste titre, du pays où il s'était constitué, le nom d'*ordre ionique*.

C'est en effet au cœur même de l'Ionie, à Éphèse, que dès les premières années du VIe siècle avant notre ère, au moment où le Péloponèse, la Grande-Grèce et la Sicile se couvraient d'édifices doriques, peu après le temple de Corinthe et soixante ans avant celui d'Égine, Khersiphron de Cnosse et son fils Métagènes élevèrent, suivant l'ordonnance ionique et dans des proportions énormes pour l'époque, le premier Artémision. L'œuvre de Khersiphron périt tout entière en 356 avant Jésus-Christ, dans l'incendie allumé par Hérostratos. Les fragments mutilés en furent plus tard employés comme matériaux et enfouis dans les substructions du nouveau temple construit sur l'emplacement de l'ancien; un petit nombre ont été retrouvés par M. Richard Wood, le persévérant explorateur des ruines d'Éphèse, et envoyés par lui au British Museum. Ce sont les seuls vestiges de ce qu'était à cette époque reculée l'art ionique dans sa patrie même. Pendant toute la durée du siècle suivant, le Ve, nous ne trouvons plus en Ionie de trace de ses progrès : c'est à Athènes qu'il nous faut aller l'étudier. Nous l'y voyons aux Propylées, transformé par son union intime avec le dorique; à la Victoire Aptère et surtout à l'Érechtheion, condamné par la médiocrité de l'espace dont il dispose à renoncer au grandiose, à se faire gracieux, coquet, à effiler à l'extrême ses colonnes, à parer ses chapiteaux de colliers, ses architraves de fleurons, à refouiller le marbre comme l'ébéniste refouille le bois d'un meuble. Assurément l'admiration ressentie par les modernes, plus peut-être que par les anciens, pour ce prodige de goût élégant et de soin minutieux est mille fois justifiée. Et pourtant, dussé-je attirer sur ma tête bien des anathèmes, je suis forcé d'en faire l'aveu; la seconde de ces deux merveilles, j'allais dire de ces deux bijoux, me semble dans l'histoire de l'architecture ionique une déviation, une véritable escapade : déviation charmante sans aucun doute, escapade pleine d'imprévu, d'originalité, de piquant; mais ce sont là des fredaines que l'architecture ne saurait se permettre

sans quelque danger : l'Érechtheïon est le dernier effort de l'art ionique à Athènes.

Le IVe siècle nous ramène en Asie Mineure. Cette époque, en effet, est pour les villes d'Ionie, rudement éprouvées par la guerre du Péloponnèse, une période de paix relative; sous l'autorité éloignée et peu gênante des satrapes de Carie, elles développent leur commerce, accroissent leurs richesses, réparent leurs murailles, et s'embellissent de nombreux monuments. C'est alors que l'architecture ionique arrive au plus haut degré de perfection qu'elle ait jamais atteint. Si, au point de vue de l'exécution des détails, elle ne produit rien, je ne dis pas d'égal, mais de comparable à l'Érechtheïon, au point de vue de l'effet d'ensemble, de l'heureux agencement des parties, de l'harmonie des proportions, de la majesté des lignes, ses œuvres sont incontestablement supérieures, et c'est ainsi que le jugeaient les anciens eux-mêmes, appréciateurs plus délicats, plus exercés et plus compétents que nous ne saurions l'être.

L'homme dont, en l'état de nos connaissances, le nom nous apparaît comme attaché à ce moment glorieux, est Pythios[1], génie multiple comme Phidias et Michel-Ange, et, comme ce dernier, non exempt d'une certaine forfanterie. Il professait cette opinion ambitieuse que l'architecte doit, dans chaque branche des arts ou des sciences, posséder des connaissances plus étendues que les hommes spéciaux les plus instruits. Lui-même donnait de son mieux l'exemple. Architecte, il travailla avec Satyros (353-351 av. J.-C.) au tombeau de Mausole, ce prodige d'élégance et d'audace qui remplit d'admiration l'antiquité tout entière,

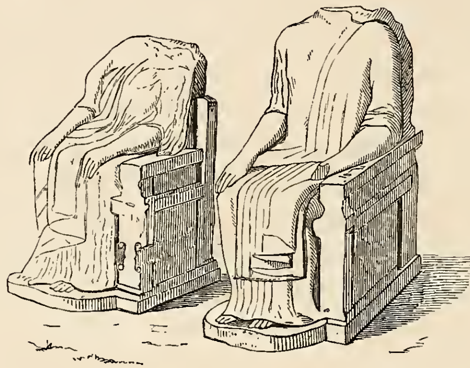
Aere nec vacuo pendentia Maussollea,

et construisit (certainement avant 334) le beau temple d'Athènè Poliade, à Priène, dont M. R. Popplewell Pullan a déblayé les ruines. Statuaire, il sculpta le quadrige colossal en marbre blanc placé au sommet de la pyramide du Mausolée, et dont les restes, un avant-train de cheval et les statues de Mausole et d'Artémise, ajoutés par M. Newton aux richesses du British Museum, révèlent une originalité puissante. Écrivain, il composa, sur les édifices qu'il avait construits, des notices restées célèbres et que Vitruve cite plusieurs fois. Il y déclarait une guerre à mort à l'ordre dorique, dont les proportions lui semblaient lourdes et les règles incom-

1. Dans les divers passages de Vitruve où ce nom est cité, les manuscrits donnent les formes les plus diverses : Pythius, Pytheus, Phileos, Phiteus, Phyteus. Pline (*H. N.* XXXVI, IV, 19) donne Pythis. Le nom grec, Brunn (*Gesch. d. griech. kunstl.*) l'a déjà reconnu, est Πύθιος.

modes. Fut-il aussi peintre? Est-il le même personnage que le père d'Apelles? Rien ne l'indique, mais les dates et les lieux concordent assez pour que, sans rien préjuger et en attendant de nouveaux documents, la coïncidence de noms mérite d'être notée.

Les deux monuments érigés par Pythios furent des modèles dont pendant longtemps les architectes s'inspirèrent. Le Mausolée servit de prototype à une foule de tombeaux. Le temple de Priène resta pendant cinquante ans la règle, le κάνων usité pour la construction des temples. Lorsque les Éphésiens eurent entrepris (350 à 334) de rebâtir, dans des proportions bien supérieures à tout ce qui avait été fait jusque-là, l'Arté-



STATUES DE LA VOIE SACRÉE DE DIDYMES.

(British Museum.)

mision brûlé par Hérostratos, ce fut l'ordre dessiné par Pythios qu'adoptèrent les architectes du nouveau temple. C'est d'après les mêmes principes que, bientôt après, Pæonios d'Éphèse et Daphnis de Milet élevèrent un monument encore plus gigantesque, celui même dont l'étude est l'objet de ces articles. Le Didyméon n'est pas seulement l'œuvre la plus considérable de l'école de Pythios, c'en est aussi la dernière production. Quelques années plus tard, deux architectes, asiatiques eux aussi, faisaient dans l'ordonnance des temples ioniques une véritable révolution. Hermogène supprimait, à Téos et à Magnésie du Méandre[1], la rangée intérieure du double péristyle, doublait presque la largeur des entre-colonnements,

1. L'analyse d'une leçon sur le temple de Magnésie, faite par moi à la Bibliothèque nationale, à l'époque où je suppléais M. Beulé, a été publiée dans la *Chronique*, n° du 2 mai 1874 et n° du 9 mai, p. 191, *erratum*.

substituait aux caissons de marbre les plafonds de bois, enfin donnait à la base des colonnes un profil tout nouveau. Thargélios[1] remplaçait, dans l'Asklépieïon de Tralles, les oves et les volutes du chapiteau ionique par les feuilles d'acanthe du Corinthien Callimaque, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient jamais été adoptées pour l'ordre extérieur d'un temple[2]. Ainsi se constitua une nouvelle école dont les architectes romains se firent les adeptes et dont les théories se retrouvent pour la plupart dans le *Manuel* de Vitruve.

L'histoire de l'architecture grecque est si obscure, et ceux qui ont cherché à la débrouiller l'ont surchargée de tant d'affirmations téméraires ou erronées, que ce préambule un peu long était nécessaire pour montrer la place qu'occupe le temple de Didymes dans le développement de l'art. Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'il a une importance capitale : son caractère particulier de *temple-oracle* lui donne un intérêt tout spécial. Ses architectes ont dû adapter aux impérieuses exigences de la religion des règles de construction que l'on est trop souvent enclin à regarder comme inflexibles. De là des modifications profondes apportées aux dispositions ordinaires des temples, et l'adoption d'un plan qui n'a qu'un seul analogue dans toute la Grèce : celui du sanctuaire de Delphes. Ajoutons que, grâce à la libéralité de MM. Gustave et Edmond de Rothschild, il m'a été possible de faire sur l'emplacement du Didyméon des fouilles considérables. Ces fouilles ont permis à un pensionnaire de l'Académie de Rome, M. Albert Thomas, qui avait bien voulu venir me rejoindre, d'entreprendre de ce grand édifice une restauration complète. Nous n'en serons donc pas réduits dans cette étude, comme on l'est trop souvent lorsqu'on essaye de reconstruire par la pensée les monuments de l'art antique, à des hypothèses plus ou moins ingénieuses, à des raisonnements d'une trame plus ou moins solide : nous partirons de données certaines, et certaines aussi seront presque toujours nos conclusions.

1. Ce nom est écrit dans les divers passages de Vitruve où il est mentionné tantôt Tharchesius, tantôt Argelius. Aucune de ces deux formes n'est grecque : c'est très-probablement Θαργήλιος qu'il faut lire.

2. Scopas de Paros avait déjà employé le chapiteau corinthien dans le temple d'Athènè Aléa à Tégée, mais seulement pour l'ordre supérieur de l'intérieur du naos; l'ordre extérieur était ionique.

I.

LE PREMIER TEMPLE DE DIDYMES.

Ce serait une erreur de croire que la place des sanctuaires antiques ait été arbitrairement choisie par leurs fondateurs. Les dieux faisaient eux-mêmes connaître aux hommes, par quelque signe naturel ou par quelque apparition miraculeuse, l'endroit où ils aimaient à se manifester et où ils voulaient être adorés. Ces endroits étaient souvent loin de toute ville, et c'est là précisément le cas pour le temple de Didymes.

C'est à 16 kilomètres au sud de Milet, antique cité des Lélèges, conquise et hellénisée par les colons ioniens, qu'était située Didymes. Le nom de la localité est d'origine carienne[1], et, en effet, Pausanias, écrivain fort au courant des choses de l'Asie Mineure, sa patrie, nous apprend que, dès l'époque de la domination carienne sur cette côte, c'est-à-dire au plus tard dès le IXe siècle avant Jésus-Christ, il existait en cet endroit un sanctuaire et un oracle. Les Cariens, comme tous les Sémites, plaçaient volontiers leurs autels sur les hauts lieux ; à ce point de vue, la position de Didymes avait dû attirer leur attention. C'est en effet le point culminant des plateaux qui forment le territoire milésien, et de là le regard s'étend sur un horizon immense. Au nord, la longue chaîne du mont Mycale, prolongée par les hautes îles de Samos et d'Icaria ; au sud, par-delà le golfe appelé dans l'antiquité Bargylétique, la longue et pittoresque presqu'île d'Halicarnasse ; à l'est, la masse imposante du Latmos, la montagne sacrée où la tradition plaçait les amours et le sommeil éternel d'Endymion ; à l'ouest enfin, tout le groupe septentrional des petites Sporades, les hauteurs déchiquetées de Patmos, les îles Fourni (anciennes Corsiées) et leurs montagnes de marbre, Léros, Calymnos et l'île sainte d'Esculape, Cos. Mais ce qui donnait surtout à Didymes un caractère sacré, c'était l'existence en ce point d'une de ces fentes du sol, de ces fissures étroites et profondes, comme il en existe tant en Grèce et comme en particulier on en rencontre souvent sur les plateaux calcaires du territoire milésien. Une source, peut-être saline ou sulfureuse, sour-

1. *Did-yma* est formé comme *Id-yma, Sid-yma, Lor-yma, Kib-yma,* auxquels il faut joindre *Ol-ymos,* et le nom de la tribu des *Sol-ymes,* en Lycie. *Im* est la désinence du pluriel dans les langues sémitiques, auxquelles Christian Lassen a démontré que la langue carienne devait être rattachée. — L'étymologie donnée par Lucien au mot Didymes (*Astrol.* 23) ne supporte pas l'examen.



CHAPITEAU D'ANTE DE L'ÉDICULE SOUS LAQUELLE ÉTAIT PLACÉE LA STATUE D'APOLLON.

dait du fond de cette fissure[1]. Or les exhalaisons de ces crevasses (χάσματα), les eaux qui en sortaient ou dont on s'imaginait entendre le bruit souterrain, passaient dans l'antiquité pour avoir une origine divine et pour communiquer l'inspiration prophétique. Un des oracles les plus fameux de la Grèce était celui de l'antre méphitique de Zeus Trophonios, en Béotie ; le temple d'Apollon, à Delphes, était traversé par l'eau de la fontaine Cassotis, et de nombreux textes mentionnent la fissure sacrée du sanctuaire d'Apollon Cynthien, à Délos. Enfin, à Athènes même, l'Érechtheïon était bâti sur la déchirure, encore visible aujourd'hui, faite au rocher de l'Acropole par le trident de Poseidon.

Lorsque les Grecs eurent dépossédé les Cariens du littoral de l'Asie, l'oracle de Didymes ne cessa pas d'être en honneur. Le Dieu dont la toute-science et la volonté se révélaient par cet oracle fut seulement hellénisé : il devint un Apollon, distingué de ses congénères de Délos et de Delphes par les surnoms de Philios ou Philésios, d'Oulios et de Didyméen. Une puissante famille sacerdotale, celle des Branchides, qui rattachait son origine au fondateur même du culte, conserva la possession du sanctuaire. L'existence de cette famille était si intimement liée à celle du hiéron, que son nom avait fini par se substituer, dans l'usage courant, à celui de la localité même ; on disait : « le temple des Branchides, τὸ ἱερὸν τὸ ἐν Βραγχίδαις », ou plus brièvement « les Branchides, οἱ Βραγχίδαι », au lieu du « temple de Didymes ». L'oracle dont ils étaient les interprètes héréditaires était vénéré de toute l'Asie Mineure, rivalisait avec celui de Delphes et surpassait en renommée celui de Délos. De toute part on venait le consulter et acheter ou payer une réponse favorable par de riches offrandes. Le roi de Lydie, Crésus, consacrait dans le temple quantité d objets précieux, et le Pharaon Nechao, après la victoire qu'il remporta en 608 à Magiddo sur le roi de Juda, Josiah, y envoyait le vêtement qu'il avait porté pendant la bataille.

Le temple des Branchides fut incendié, soit par Darius lorsqu'il s'empara de Milet, en 494 avant Jésus-Christ, soit par Xerxès après la bataille du Mycale (479), où les Milésiens, chargés de garder les cols par où l'armée perse pouvait faire retraite, s'étaient tournés contre les vaincus et avaient achevé leur désastre. La statue placée au fond du temple, et dont nous parlerons plus loin, fut emportée à Ecbatane, et les Branchides eux-mêmes, soupçonnés par les Perses, accusés de trahison par les Grecs, durent, de gré ou de force, suivre leur dieu dans la haute Asie. Ils s'éta-

1. Jamblique, *de Myst.*, éd. Parthey, p. 127. — Callisthènes dans Strabon, XVII, 1, 43. Cf. Gelzer, *de Branchidis.*

blirent en Sogdiane, où Alexandre retrouva cent cinquante ans plus tard leurs descendants, et les fit massacrer comme sacriléges, au nombre de trois mille. A la suite de cette dévastation du sanctuaire et de cette proscription de ses prêtres, l'oracle se tut pendant longtemps, et la source mystérieuse dont les vapeurs inspiraient le délire prophétique cessa, dit-on, de couler.

De ce premier temple de Didymes, dorique très-probablement, il ne reste pas une pierre. Mais depuis le port Panormos jusqu'à l'entrée du



FACE DE LA BASE DODÉCAGONE.

(Temple de Didymes.)

sanctuaire montait presque en droite ligne une avenue monumentale, bordée, comme celles qui précédaient les pylônes des temples égyptiens, de deux rangées de monuments votifs, de statues et de tombeaux. Chandler, Gell, et plus tard Texier, ont encore vu quelques-unes de ces statues en place; la base seulement en était enfouie, toute la partie supérieure dépassait le niveau des champs. En 1858, M. C.-T. Newton, dont les fouilles à Cnide étaient terminées, résolut d'explorer l'avenue des Branchides; il trouva sans grande peine, et emporta à Londres dix statues, un lion et un sphinx[1]. Ces marbres sont placés aujourd'hui dans la salle Lycienne du British Museum. L'aspect en est peu séduisant, à la vérité; mais la valeur historique en est immense, car de toutes les œuvres du ciseau grec parvenues jusqu'à nous, celles-là sont les plus antiques; les inscriptions que portent plusieurs d'entre elles permettent de les faire remonter avec certitude à la première moitié du VIe siècle. Entre ces dix statues, l'œil ne remarque d'abord aucune différence : toutes repré-

1. C.-T. Newton. *Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ.*

sentent des personnages assis carrément dans des siéges à pieds droits et à hauts dossiers, semblables à ceux que les numismates appellent siéges sacrés ou sacerdotaux; dans toutes, les jambes sont exactement rapprochées, les bras collés au corps, les coudes pliés à angle droit, les mains ouvertes reposant sur les genoux; le vêtement se compose toujours d'une tunique talaire à manches courtes et d'un ample manteau, drapé sur une épaule et dont le bord fait par devant, juste dans l'axe du corps, trois plis superposés avec symétrie. Les têtes manquent, sauf une, assez mutilée d'ailleurs. Le travail est gauche et lourd, les formes rondes, les détails peu poussés; aucune personnalité dans la facture, rien qui montre que ces dix statues ne sont pas de la même main. Cette uniformité va si loin qu'il faut un moment d'attention pour reconnaître que de ces statues, l'une représente une femme. On sent que l'artiste milésien travaillait, comme son confrère d'Égypte, d'après un κάνων immuable. Nous sommes en effet à l'époque où les deux sculpteurs samiens Théodore et Téléclès faisant, l'un à Éphèse, l'autre à Samos, les deux moitiés d'une même statue d'Apollon, ces deux moitiés, rapprochées, se réunissaient exactement.

Dans les rapports qu'il adressait au Foreign-Office pendant ses fouilles, et plus tard dans le grand ouvrage où il a exposé les résultats de ses travaux, M. Newton se montre très-vivement frappé de la ressemblance que présentent les statues des Branchides avec les œuvres de l'art égyptien. Il rappelle que les Milésiens fournissaient des mercenaires à la dynastie Saïte et avaient obtenu des Pharaons le droit de fonder, sur une des branches du Nil, un comptoir qui devint une ville importante. Les auteurs des statues des Branchides, Terpsiclès et ses collègues, ne se seraient-ils point formés à l'école des sculpteurs égyptiens? Assurément, il n'y a là rien d'impossible, ni même d'invraisemblable; j'avoue cependant que si l'inspiration égyptienne est évidente dans le lion couché, qui rappelle, avec beaucoup plus de lourdeur et de maladresse, les admirables lions saïtes du Louvre, si elle est incontestable dans le sphinx, je la remarque beaucoup moins dans les dix statues d'hommes, œuvres d'art bien plus importantes. Sans doute l'immobilité hiératique des attitudes, le manque absolu d'expression et de personnalité, le parti pris d'exécution enfin, sont communs aux marbres des Branchides et aux œuvres de la décadence égyptienne. Mais il y a dans les rondeurs du rendu, dans la disposition des vêtements, et surtout dans la coiffure et dans l'interprétation de la figure humaine, quelque chose de tout différent. S'il y a dans ces marbres quelques emprunts faits à la tradition égyptienne, la part d'influence assyrienne me paraît bien plus considé-

rable encore, que cette influence se soit exercée directement ou par l'intermédiaire de ces peuples de la Phrygie et de la Lydie dont, grâce aux beaux travaux de M. G. Perrot[1], nous commençons à connaître la civilisation. Si, sans quitter le British Museum, nous passons de la salle lycienne à l'entrée du musée assyrien, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie que présente avec les statues des Branchides celle du roi Salmanasar.

II.

LE SECOND TEMPLE.

A quelle époque le dieu de Didymes recouvra-t-il la voix? nous ne le savons pas au juste, mais c'est certainement avant 334. Cette année, en effet, au moment où Alexandre, déjà entré à Éphèse, prenait de vive force Milet, Séleucus, alors simple chef d'un corps de cavalerie dans l'armée du conquérant, venait, déjà las d'une expédition qui n'en était pourtant qu'à ses débuts, demander à l'oracle s'il ne ferait pas mieux de laisser là son maître et de retourner tranquillement dans sa patrie. Apollon lui répondit : « Ne te presse point de regagner l'Europe : l'Asie vaut bien mieux pour toi. »

Séleucus n'oublia pas cette réponse lorsqu'il eut trouvé un grand empire dans l'héritage d'Alexandre[2] : il renvoya à Didymes la statue colossale d'Apollon emportée par les Perses à Ecbatane. Ce fait, attesté par plusieurs auteurs, est très-important pour la fixation de la date à laquelle le Didyméon fut reconstruit. Il était tout à fait contraire aux idées religieuses des Grecs, comme il l'est d'ailleurs au simple bon sens, de placer la statue d'un dieu dans un sanctuaire, par suite d'y inaugurer le culte, avant que l'édifice ne fût débarrassé des maçons. La simple consécration d'offrandes dans un temple non achevé passait pour une impiété. Il est donc nécessaire d'admettre qu'au moment où Séleucus fit rapporter à Didymes la statue d'Apollon, le temple était, sinon terminé

1. G. Perrot. Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, etc. — Mélanges archéologiques : l'*Art de l'Asie Mineure*. —

2. Les Séleucides témoignèrent pendant longtemps une dévotion particulière à Apollon Didyméen. Les tétradrachmes d'Antiochus Soter portent au revers le dieu assis sur l'Omphalos, dans la posture caractéristique où se tenait la prêtresse lorsqu'elle rendait des oracles. Séleucos Callinicos et Antiochus Hiérax firent au temple des dons nombreux énumérés dans une inscription encore aujourd'hui existante.

(il ne l'a jamais été), du moins déjà dans l'état où il est resté depuis, et que, le gros œuvre achevé et le trésor de Milet épuisé par la dépense, on avait renoncé à pousser plus loin les travaux. La date de la mort de Séleucus (281) est donc, pour l'achèvement approximatif du temple, une date minimum au-dessous de laquelle on ne peut descendre, et sur laquelle il faut évidemment anticiper de plusieurs années, car, d'une part, le renvoi de la statue semble se placer plus logiquement au début du règne de Séleucus qu'à la fin, et de l'autre la poursuite des travaux jusqu'à ce que l'édifice fût en état de recevoir le dieu a sans aucun doute duré bien des années.

Il y a plus : les auteurs qui nous apprennent cet acte de piété de Séleucus n'auraient eu garde d'oublier de nous prévenir s'il avait contribué à la construction du temple. De leur silence on peut donc conclure que cette construction avait été faite avant son règne et qu'on n'y travaillait déjà plus. Cette conclusion est d'ailleurs logique, car au milieu des longues guerres des généraux d'Alexandre, ni aucun d'eux ni aucune des villes d'Asie, engagées bon gré mal gré dans la lutte, ne pouvait assurément consacrer à un édifice les sommes énormes que le Didyméon a dû coûter. Or, peu d'années avant le règne de Séleucus se place un fait d'une importance capitale dans l'histoire de Milet : la prise d'assaut de la ville par Alexandre en 334. Plusieurs quartiers furent brûlés, le reste mis au pillage, un grand nombre d'habitants vendus comme esclaves. Ce n'est évidemment pas de longtemps après un pareil désastre que les Milésiens ont pu entreprendre une œuvre aussi gigantesque. Et si l'on rapproche de ces considérations le fait que Séleucus, à son passage à Milet en cette même année 334, trouva l'oracle déjà rétabli, on admettra, je pense, sans peine, que la construction du temple a dû avoir lieu avant 334, pendant cette époque de prospérité qui suivit le traité d'Antalcidas et précéda la conquête d'Alexandre, et que c'est précisément la ruine de Milet qui interrompit l'œuvre à moitié faite.

S'il était certain que l'édifice construit à Didymes par Pæonios d'Éphèse et Daphnis de Milet fût le second temple, et non pas le premier, nous trouverions encore là une confirmation des déductions précédentes ; car Pæonios travailla aussi à Éphèse, et l'Artémision d'Éphèse était à peu près achevé en 334 av. J.-C. Mais les témoignages de Vitruve, de Strabon et de Pline à propos de l'Artémision et du Didyméon sont tellement obscurs et confus, les divers temples, les uns du VIe siècle, les autres du IVe, y sont si mal distingués les uns des autres, qu'il est impossible de déterminer d'une manière incontestable la date des architectes dont les noms nous ont été conservés.



RUINES DU TEMPLE D'APOLLON A DIDYMES.

Ainsi, en résumé : certitude que le Didyméon était déjà, plusieurs années avant 281, en l'état où il est resté ; très-grande probabilité que la construction en est antérieure à 334; certitude qu'il est l'œuvre d'élèves de Pythios; vraisemblance que ces élèves étaient Pæonios et Daphnis.

Le Didyméon, nous l'avons dit, ne fut jamais achevé : Pausanias le déclare formellement. Caligula eut un moment l'intention de le terminer; il en fut de ce projet comme de beaucoup d'autres qu'il avait conçus : la mort ne lui laissa pas le temps d'en commencer l'exécution. L'examen des ruines montre que l'intérieur du temple était à peu près fini : il ne restait plus qu'à ravaler quelques moulures. A l'extérieur, les colonnes du pronaos étaient cannelées, mais les bases n'en étaient pas toutes sculptées; l'entablement était posé et fini ; il est impossible de savoir si le fronton était resté vide ou s'il avait reçu une décoration sculpturale. Sur la façade latérale nord, les colonnes n'étaient cannelées que sur une partie de la longueur; sur la façade latérale sud, ainsi que derrière la cella, elles étaient restées épannelées. C'est donc une restitution, certaine d'ailleurs, plutôt qu'une restauration proprement dite, que M. Thomas a dû faire et qu'il me reste maintenant à expliquer; mais auparavant il est nécessaire de dire comment les données indispensables à cette restitution ont été obtenues. — Le récit de ces travaux paraîtra, je le crains bien, un peu froid et aride : c'est qu'en effet les fouilles sont souvent arides et ennuyeuses; le travail avance lentement, au milieu de mille et mille difficultés, de déceptions et de tâtonnements; souvent une découverte inopinée est suivie de longs jours de vaine attente. Pour faire de semblables recherches un drame où l'intrigue soit fermement nouée, où les événements marchent sans dévier vers un dénoûment certain, où l'intérêt aille en *crescendo* jusqu'au dernier moment, il faut certains artifices de composition auxquels la science ne doit pas, je crois, recourir. Dût l'intérêt de ces pages en souffrir un peu, les lecteurs de la *Gazette* ne me blâmeront pas, j'en ai la ferme confiance, d'avoir tenu à être sincère.

III.

FOUILLES.

Le temple de Didymes a été renversé par un tremblement de terre, à une époque assez récente, car une petite église a été ensevelie par la

catastrophe. Les tambours des colonnes et les blocs énormes qui formaient les murs du naos ont été précipités en tous sens, les uns dans l'intérieur du périmètre de l'édifice, les autres bien loin au delà. Trois colonnes seulement sont encore debout, deux au nord, adjacentes, une autre au sud, isolée. Ces trois colonnes dominent de beaucoup l'amoncellement des débris et se voient de fort loin en mer. Au commencement de ce siècle, des Grecs de Samos sont venus bâtir un village en cet endroit. Ces gens, s'ils ne démentent pas toujours le proverbe fort en vogue dans l'Archipel : « Σαμιώτης, κλέφτης : Samien, voleur », sont intelligents, actifs et bons ouvriers. Les maisons assez misérables qu'ils se sont construites se pressent tout autour du temple, grimpent même çà et là sur les ruines, s'appuient sans façon aux colonnes, aux restes de murs. Du côté est, sur un monticule formé par les décombres, s'élève un moulin à vent.

C'est de ce moulin que l'on peut le mieux se rendre compte de l'aspect et du plan des ruines. Si on regarde de là vers le sud-ouest, on aperçoit à ses pieds un vaste espace rectangulaire dont les côtés sont dessinés par de grandes masses de blocs superposés en désordre. Le niveau général atteint par la crête de ces entassements de blocs est à peu près à la hauteur des terrasses des plus hautes maisons du village. Le milieu de ce rectangle forme une dépression qui était, avant les fouilles, remplie elle aussi de blocs, ceux-là alignés à côté les uns des autres, comme si un grand pan de mur s'était écroulé d'une seule masse et ne s'était disjoint qu'après sa chute. Cette dépression était tout entière couverte d'épaisses touffes de figuiers sauvages, poussés entre les interstices des blocs, et qui, trouvant là une fraîcheur constante, manifestaient leur vigueur par le vert sombre de leur feuillage. En se glissant entre les branches, on apercevait, vers le fond de la cavité qu'ils recouvraient, des fragments d'architecture et de sculpture monumentale, déjà, pour la plupart, dessinés tant bien que mal dans les ouvrages des Dilettanti et de Texier. Çà et là aussi, dans les intervalles des blocs accumulés en bourrelet sur les côtés du rectangle, on entrevoyait les restes d'un gros mur. Cet espace rectangulaire était évidemment le naos, et comme aucune ouverture n'existait au fond, le pronaos devait certainement être cherché vers l'est, soit sous le moulin, soit plus loin encore.

De notre poste d'observation, tournons-nous maintenant vers le nord. Presque à nos pieds, au bas du monticule sur le sommet duquel nous sommes, deux grandes et belles colonnes sont encore debout, cannelées, bien conservées. Au-dessus de leurs chapiteaux est encore en place le morceau d'architrave qui les relie. Le bas de ces deux colonnes est

enfoui sous terre, et une maison s'appuie à l'une d'entre elles. Si en partant de ces deux colonnes on fait le tour du naos par l'ouest, on rencontre de distance en distance, dans les rues et au fond des maisons, des bases de colonnes et des tambours tombés les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Ce n'est que du côté sud du temple, et dans une position symétrique à celle de la plus orientale des deux colonnes du côté nord, qu'il s'en trouve une troisième debout, en partie enfouie comme les autres, et restée épannelée. Les Grecs, on le sait, ne taillaient les cannelures qu'une fois tous les tambours mis en place, afin d'éviter les cassures des arêtes, pendant l'opération difficile du montage. Sur le chapiteau de cette colonne s'était établi au moyen âge un moine stylite : on voit encore les restes de la maisonnette qu'il avait bâtie là pour s'abriter.

A l'est des ruines, entre cette colonne non terminée et les deux du côté nord, s'abaisse, depuis le moulin, une longue pente douce où les blocs sont recouverts de terre, et au milieu de laquelle s'élèvent deux maisons contiguës. Au bas de la pente, d'autres maisons se pressent, des deux côtés d'une rue dirigée du nord au sud; au delà de cette rue s'étend le gros du village.

Tel était l'état des ruines de Didymes lorsque, dans les premiers jours de mai 1873, nous vînmes, M. A. Thomas et moi, nous établir dans le village.

Déblayer complétement le temple était un travail trop considérable pour qu'il fût possible de songer un seul instant à l'entreprendre, avec la somme dont je disposais encore[1], et avec le matériel fort restreint que j'avais entre les mains : deux paires de moufles en fer, quelques bois de bigues, quelques câbles, trois crics, des pinces, des pioches, des pelles et des brouettes. Il ne pouvait être question que de deux choses : recueillir les renseignements nécessaires à mon compagnon de voyage pour une restauration de l'édifice; extraire des ruines et expédier en France les morceaux de sculpture monumentale déjà visibles, et ceux que le hasard des fouilles ferait découvrir.

Je m'occupai aussitôt d'accomplir ce double programme.

Malheureusement une des parties du temple les plus intéressantes à tous égards, le fond du pronaos et sa communication avec le naos, était évidemment juste sous la montagne de débris au sommet de laquelle s'élevait le moulin. Acheter ce moulin, le détruire et déblayer l'énorme amas de ruines qui lui servait de soubassement, eût été beaucoup trop

1. J'avais déjà fait des fouilles considérables à Milet et à Héraclée du Latmos.



CHAPITEAU DE PILASTRE.

(Temple de Didymes.)

coûteux. Travailler au-dessous de lui, au pied de cet amoncellement de blocs superposés au hasard, sujets par suite à glisser et à s'ébouler à l'improviste, était chose fort délicate.

Gênés par cet obstacle insurmontable, force nous était de borner notre tâche aux quatre points suivants :

1° Dans le naos, il fallait reconnaître le niveau du dallage antique, la place de la fissure sacrée, la disposition, le long du mur de la cella, des pilastres qui le soutenaient à l'intérieur, et la décoration de la base de ces pilastres. Il fallait enfin chercher s'il ne restait pas quelque débris du piédestal de la statue du dieu ; la statue même étant en bronze, il n'y a aucun espoir de la retrouver.

2° Dans la partie du pronaos située à la hauteur du moulin, on voyait du côté sud une sorte de chambre rectangulaire creuse, obstruée par de gros blocs entre lesquels il était impossible de passer. Quelques vieillards se rappelaient avoir pu, dans leur enfance, se glisser dans cette cavité et y avoir trouvé un escalier comblé, au bout de quelques marches, par les terres éboulées. On ne pouvait déblayer cet escalier sans ébranler le monticule du moulin, mais la même recherche était possible du côté nord, où un plus grand espace existait entre le moulin et le mur latéral du pronaos. Bien que de ce côté l'amoncellement des terres ne laissât voir aucune trace de chambre, il était probable qu'il existait là une disposition analogue à celle du côté sud. Il était important de vérifier cette particularité si originale dans la disposition d'un temple grec.

3° Au pied des deux colonnes du côté nord, la configuration du terrain se prêtait particulièrement à la recherche de la base du mur du naos et de la base des colonnes elles-mêmes. Le dallage du péristyle une fois trouvé, il resterait à mesurer, au moyen d'un échafaudage, la hauteur et le galbe des colonnes, et à en dessiner le chapiteau.

4° Enfin, au moment même où nous nous installions à Didymes, M. Richard Wood avait le bonheur de découvrir, au milieu des ruines malheureusement bien saccagées de l'Artémision d'Éphèse, une des bases de colonnes sculptées, mentionnées par Pline dans un texte célèbre et torturé de toutes les manières par les commentateurs modernes. J'avais pu voir moi-même, à la station d'Ayasolouk, cette base, l'œuvre la plus admirable de la sculpture décorative grecque, après les frises du Parthénon. Le temple de Didymes, contemporain de celui d'Éphèse, n'avait-il pas, lui aussi, quelques-unes de ses colonnes décorées de bases sculptées? S'il en était ainsi, c'était évidemment du côté de la façade qu'on avait le plus de chance de faire une heureuse trouvaille. Quoique les

maisons couvrissent en partie cette façade et rendissent de ce côté les travaux fort difficiles, il fallait à tout prix tenter cette recherche.

Ce programme une fois arrêté, et les négociations nécessaires pour l'expropriation de quelques jardinets, fours et pans de mur, menées à bien, non sans mille glapissements, pleurs et malédictions de la part des femmes, et sans force tentatives des gros bonnets du village pour exploiter le besoin que j'avais de leur concours, les quatre points furent attaqués simultanément dès les premiers jours de mai. A partir de ce moment, les fouilles furent poussées avec une activité soutenue jusqu'à la fin de juillet. Le nombre des ouvriers employés ne fut jamais inférieur à cinquante, et s'éleva parfois jusqu'à la centaine. C'était le plus grand nombre d'hommes que l'on pût faire travailler utilement sur un espace aussi restreint.

De nos quatre fouilles, la première, celle du naos, fut loin de donner les résultats que nous en attendions. Une fois que la mine eut un peu déblayé le terrain, une tranchée longitudinale fut ouverte dans l'axe de la cella, et sur toute la longueur possible. Au bout de trois semaines, on était déjà parvenu à un niveau beaucoup plus bas que celui du péristyle du temple, et cependant la pioche ne rencontrait encore ni le dallage du naos, ni le massif de construction sur lequel ce dallage, s'il avait jamais existé, eût forcément dû reposer. Une tranchée transversale, poussée de l'extrémité est de la première vers le mur sud du temple, nous fit bientôt découvrir le pied de ce mur : il était en effet de beaucoup en contre-bas du sol du péristyle, mais cependant au-dessus du niveau auquel était descendue la première tranchée. Celle-ci cependant continuait à se creuser péniblement; il avait fallu établir des banquettes pour le pelletage des terres, et déjà les ouvriers avaient grand'peine à jeter les déblais sur ces banquettes. Les deux parois de la tranchée, presque verticales, et formées de terre meuble surmontée d'une masse pesante de blocs, menaçaient de s'ébouler sur les ouvriers. Force me fut d'arrêter le travail, sans avoir pu ni atteindre la place où avait dû être la statue, ni parvenir à la profondeur du sol antique au milieu de la cella, à l'endroit où avaient dû être la fissure sacrée et l'*Omphalos* prophétique. Malgré cette déception, la fouille n'en avait pas moins constaté d'une manière certaine deux faits fort importants :

1° Le pied du mur de la cella était, à l'intérieur, beaucoup plus bas qu'à l'extérieur.

2° Le sol au milieu du temple était encore plus bas, et en ce point il n'y avait jamais eu de dallage. Nous reviendrons longuement sur

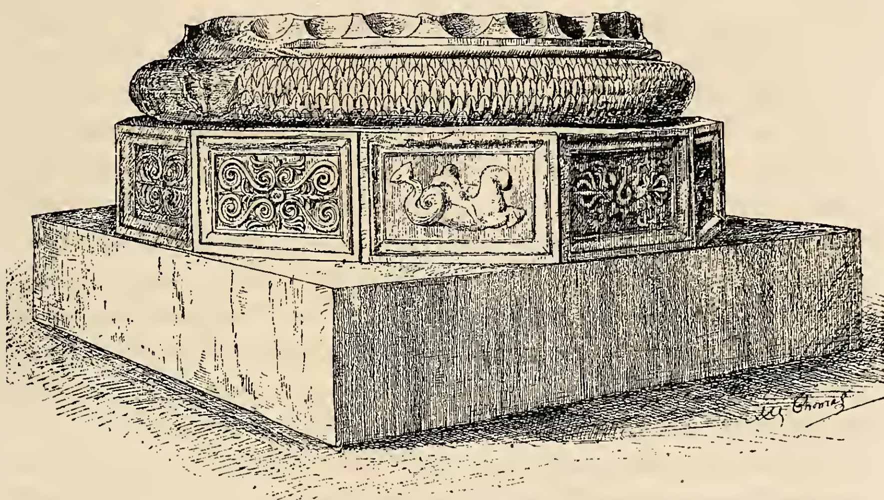
ces résultats lorsque nous entreprendrons la restauration du temple.

Restait à dégager la porte par laquelle la cella communiquait avec le pronaos. Serait-il possible de le faire? la chose était fort douteuse. Toute cette partie était en effet couverte d'énormes blocs entassés les uns sur les autres et arc-boutés réciproquement, de sorte que le déplacement d'un seul pouvait entraîner l'écroulement de plusieurs autres; or, immédiatement au-dessus, était la plate-forme du moulin. La terre qui remplissait les interstices de ces blocs empêchait de se rendre compte des dimensions de chacun d'eux, de l'effet que pouvaient produire les pinces et les crics, et compliquait singulièrement le travail.

Néanmoins un petit nombre d'ouvriers, choisis parmi les plus forts et les plus adroits, furent mis à l'œuvre et attentivement dirigés. On fit d'abord crouler quelques blocs qui roulèrent comme une avalanche jusqu'au fond de la tranchée creusée au milieu de la cella. On put apercevoir alors le haut des demi-colonnes engagées qui flanquaient la porte et auxquelles avait appartenu un beau chapiteau corinthien dessiné jadis par les Dilettanti et détruit depuis. Ensuite, en calant avec des pierres et des bois mis en tous sens les blocs qu'il était impossible d'enlever, on put creuser entre ces deux demi-colonnes une sorte de trou de taupe, qui permit d'apercevoir successivement les jambages, puis le seuil de la porte, de constater que ce seuil était à plus de 3^{m},50 au-dessous du pied du mur de la cella, du côté intérieur, enfin d'apercevoir les premières marches de l'escalier qui rattrapait cette différence de niveau et permettait de descendre du pronaos dans le sanctuaire. Ainsi se trouvaient confirmés les résultats de la fouille précédente et expliqués des textes précis, relatifs au temple de Delphes, qui n'avaient jamais été compris jusque-là. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Si les trois fouilles entreprises dans le naos n'avaient pu, à cause des difficultés matérielles, donner tous les résultats que nous en attendions, en revanche celle entreprise au nord du moulin, pour vérifier s'il n'y avait pas de ce côté un escalier semblable à celui dont on apercevait les indices du côté sud, réussit beaucoup mieux et put être poussée beaucoup plus loin que nous ne l'avions espéré. Il suffit d'enlever quelques pieds de terre mêlée d'éclats de pierre pour dégager la cage d'un escalier de marbre à deux volées parallèles, fort bien conservé, et dont nous atteignîmes au bout de quinze marches le palier inférieur. Sur ce palier s'ouvrait à gauche, c'est-à-dire du côté de l'axe du pronaos, une porte large de 1^{m},80, encombrée de terre, d'éclats de pierre et de blocs à demi en équilibre; les deux jambages de cette porte, en beau marbre blanc, avaient été lors de la ruine de l'édifice fortement ébranlés. Sur le

seuil, on voyait encore les trous de scellement des gonds, ceux où entraient les verrous des battants, et les sillons circulaires creusés par le tournage de ces derniers. Pourrions-nous nous avancer au delà de ce seuil, pénétrer, ne fût-ce que de quelques pieds, dans l'espace compris entre les deux escaliers et sur lequel s'élevait ce moulin maudit dont nous aurions salué avec une joie peu charitable l'incendie ou l'éboulement? Le danger de l'entreprise était si évident que nous ne trouvâmes parmi nos ouvriers qu'un seul homme assez *casse-cou* pour consentir à travailler en cet endroit : c'était un nommé Pavlos, à moitié fou et qui



BASE DODÉCAGONE.

(Temple de Didymes.)

s'était épris d'affection pour nous parce que nous le défendions de notre mieux contre les lazzis et les bourrades de ses camarades; il travaillait à petits coups, attaché par les reins à une corde dont deux hommes, postés en haut de l'escalier, tenaient l'autre bout, prêts à hisser vivement si quelque éboulement s'annonçait. Mon contre-maître, M. A. Veux, jeune Français Smyrniote fort intelligent, ou moi-même, restions sans cesse les yeux fixés sur la muraille du remblai que notre homme affouillait à la base. Nous pûmes ainsi dégager, au delà du seuil, un degré : le palier inférieur de l'escalier était donc plus haut que le dallage de la salle sur laquelle s'ouvrait la porte. A ce moment la fouille présentait l'aspect d'une niche creusée dans un sol friable à l'extrême, composé qu'il était

de poussière et de menus débris, et au-dessus de cette niche étaient suspendus des blocs branlants impossibles à soutenir au moyen des bois en ma possession, et dont l'étranglement de la porte empêchait seul la projection en avant. Le danger devenait si sérieux que je ne crus pas pouvoir exposer plus longtemps la vie d'un homme, et fis abandonner le chantier. Aussi bien avions-nous éclairci complétement le problème qui nous occupait, et acquis la certitude :

1° Que le fond du pronaos ne communiquait pas directement avec le naos, suivant la disposition ordinaire des temples, mais formait une salle séparée dont les textes relatifs au temple de Delphes nous faisaient connaître le nom grec, l'οἶκος ou *chambre;*

2° Que des deux côtés de cette salle se trouvaient des escaliers donnant accès à un comble situé au-dessus du pronaos.

Commencée en même temps que celle de l'escalier, la fouille des colonnes était terminée bien auparavant. Un jeu de moufles, fixé à un long câble passé autour de l'architrave, servit à retirer les blocs tombés des parties supérieures du mur du naos. Après avoir ainsi enlevé cinq mètres de remblai, on découvrit la moulure qui ornait le bas du mur du temple, et en même temps les bases des deux colonnes, assez bien conservées et peu différentes des bases de Priène, du Mausolée et d'Éphèse. La difficulté de supprimer une rue du village, jointe à la profondeur du remblai, nous décida à ne pas continuer la fouille en avant jusqu'aux degrés du péristyle dont le nombre resta ainsi indéterminé.

La base relevée, il fallait trouver par une mesure directe la hauteur exacte de la colonne, évaluée par Texier d'après une triangulation approximative à environ 20 mètres, et en dessiner le chapiteau dont on n'avait que des croquis assez peu exacts. Du monticule du moulin, nous fîmes donc lancer par-dessus l'architrave une pierre attachée à une ficelle. Cette ficelle servit à hisser une corde. Alors un vieux marin de Samos, plein d'ardeur et très-ingambe malgré ses soixante-dix ans, le « capitaine Zaccaria », comme son humeur raisonneuse et ses airs d'importance nous l'avaient fait familièrement appeler, grimpa comme un chat le long de cette corde et amarra solidement au moyen de câbles passés au-dessus d'un des chapiteaux deux poulies qui servirent à monter un échafaudage de planches construit de manière à faire tout le tour d'une des colonnes. Nous nous faisions hisser jusqu'à cet échafaudage au moyen d'une troisième poulie et d'une corde terminée par une boucle. Le vent, très-violent sur la côte d'Asie Mineure pendant l'été, faisait bien grincer les câbles et vaciller cette galerie de bois suspendue à 20 mètres en l'air. Néanmoins mon compagnon de voyage put y travailler plusieurs jours de suite et

relever avec la plus minutieuse exactitude tous les détails du chapiteau.

Cependant notre attention se concentrait peu à peu sur les travaux du pronaos, et, à mesure que la fin ou le ralentissement des autres fouilles le permettait, c'est là que je reportais ouvriers et matériel.

Ce côté des ruines formait, nous l'avons vu, une longue pente douce recouverte de terre, et s'abaissant depuis le moulin jusqu'au plus épais du village. Une rue dirigée du nord au sud et bordée de deux rangées de maisons occupait le bas de la pente. Autant que nous pouvions en juger, elle recouvrait en grande partie la rangée de colonnes de façade. Au milieu de l'espace entre cette rue et le moulin s'élevaient deux maisons à l'une desquelles était attenant un petit jardinet de 8 ou 10 mètres carrés à peine. Qui n'a point entendu glapir, sangloter, hoqueter les femmes des villages grecs, à une lamentation funèbre (μυριολογία), ne peut se faire une idée de la tempête que souleva l'expropriation de ces quinze ou vingt pieds de tomates et de cette brassée de haricots, mieux payés par nous qu'ils ne l'eussent été à Paris à la fin du siége. Il fallut l'intervention du *Medjlis* (conseil des notables) pour arrêter ce torrent de larmes, entrecoupées de menaces et accompagnées de spasmes nerveux, devant lequel les ouvriers avaient dû s'arrêter ; le calme rétabli, on se mit vivement à l'œuvre.

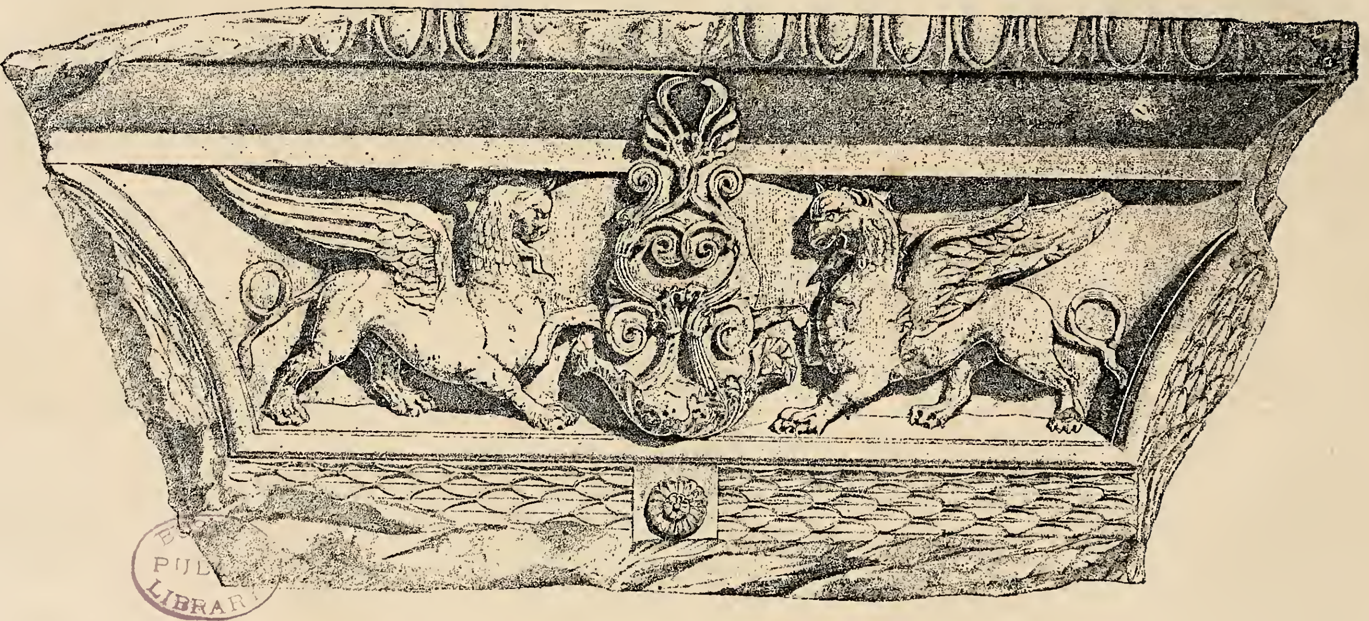
Nous avions choisi comme point de départ de nos fouilles l'extrémité du mur latéral sud du pronaos, en termes techniques la παραστάς ou ante méridionale. En ce point la destruction du jardinet nous donnait assez de place pour nous remuer, tandis que du côté nord du pronaos il eût fallu commencer par la démolition de deux maisons. Le haut du mur fut bientôt dégagé jusqu'à son extrémité et peu après apparurent presque simultanément la colonne située dans le prolongement de l'ante, et celle placée à la hauteur de l'ante, à l'intérieur du pronaos, cette dernière assez abîmée, l'autre parfaitement intacte ; le remblai était formé de ce côté d'un mélange de gros blocs d'architrave, de tambours brisés, de fragments de caissons, enchevêtrés les uns dans les autres et empâtés dans une terre compacte. Pour comble de malechance, le voisinage des maisons interdisait de recourir à la mine. Il fallut embraguer tous ces blocs l'un après l'autre, les hisser au moyen d'une bigue et d'un palan, puis les tirer à travers une ruelle étroite et tortueuse. Aussi est-ce avec de grandes fatigues que l'on parvint à la profondeur d'une dizaine de pieds, profondeur à laquelle on trouva à la fois, et la base de l'ante, décorée d'une moulure admirablement belle et bien conservée, et la base de la colonne située en avant, intacte elle aussi, et semblable à celle des deux colonnes du côté nord. Nous reconnûmes encore deux des colonnes

situées dans l'intervalle des antes, et dont il était nécessaire de connaître la position pour dresser le plan exact du pronaos.

Pendant que ces dernières recherches s'achevaient, un grand effort était fait pour mettre à découvert la colonne extérieure de la façade, située dans le prolongement de l'ante et immédiatement au delà de celle qui avait été dégagée de prime abord. Le souvenir de la base sculptée trouvée par M. Wood à Éphèse me trottait dans la tête. Aussi portai-je de ce côté-là mes meilleurs ouvriers et la plus grande partie de mon faible matériel.

Le haut de la colonne cherchée fut assez vite trouvé et mis à nu sur la moitié de son pourtour tournée vers le temple; la moitié extérieure restait engagée sous le mur d'une maison. Mais lorsqu'il fallut creuser plus profondément, de grandes difficultés se présentèrent. Toute la colonne était en effet comme encastrée dans un mur formé par la juxtaposition de gros blocs pris à des édifices antiques. Ce mur, évidemment construit au moyen âge, avant la destruction du Didyméon, pour barrer toute la façade et faire du temple un château fort, avait une épaisseur de plus de 3 mètres, et derrière était une sorte de banquette, construite de même et allant jusqu'à la seconde rangée de colonnes. Il fallait dégager successivement chacun des blocs à coups de pince, passer dessous des bragues, et les hisser au moyen du palan; toutes manœuvres assez difficiles dans un espace resserré de tous côtés par des maisons. Nos efforts furent heureusement récompensés par la découverte d'une base du profil le plus original, et dont le gros mur qui nous avait coûté tant de peine avait du moins préservé de toute atteinte les délicates sculptures : c'est la plus voisine de la porte d'entrée, au Louvre, dans la salle Rothschild. Au premier abord, cette base paraissait intacte; mais lorsqu'elle fut bien nettoyée nous nous aperçûmes que du côté extérieur elle était partagée par d'imperceptibles cassures en une infinité de fragments restés exactement juxtaposés, mais dont beaucoup s'enlevaient par le simple effort de la main. Le choc des colonnes voisines, lors de l'écroulement du temple, et l'ébranlement du sol causé par la catastrophe, étaient sans doute les coupables de ce ravage.

Pour dégager tout le pourtour de cette base de manière à la dessiner d'abord, à l'enlever ensuite, il fallut soutenir en dessous le mur d'une maison à l'aide d'un madrier posé de champ et supporté par des étais verticaux. Pendant ce travail, le propriétaire de la maison, un pauvre vieillard, restait du matin au soir accroupi au fond de sa cave largement éventrée par la fouille, et contemplait fixement les ouvriers avec des yeux pleins de larmes. Les rayas de ces pays sont si habitués aux pro-



CHAPITEAU DE PILASTRE

(Temple de Didyme)

messes des fonctionnaires turcs que notre parole d'honneur de refaire, après l'extraction de la colonne, un solide soubassement à la maison, n'avait pas eu le pouvoir de rassurer le pauvre paysan ; il ne commença à se consoler que lorsqu'il vit les maçons à l'œuvre.

Il fallut triompher des mêmes obstacles matériels pour atteindre et pour isoler la colonne de façade suivante, en allant vers l'axe de l'édifice. Celle-ci (c'est la seconde dans la salle du Louvre) n'apparut que plusieurs jours après.

Beaucoup plus abîmée que la première par des infiltrations d'eau, elle était, elle aussi, en partie engagée sous une maison ; cette maison appartenait à un vieux pappas, ivrogne et colère, justification vivante du dicton grec :

Ἀμάθης καὶ κακοήθης
Ἀκαμάτης καὶ φαγὰς,
Τίποτα δὲν τοῦ μένει
Παρὰ νὰ γένῃ πάππας.

« Ignorant et vaurien, fainéant et glouton, il ne lui reste plus qu'une chose à faire : devenir pappas. »

Notre homme se fâchait tout rouge à la plus engageante proposition d'achat, d'indemnité ou de reconstruction de sa bicoque. Je voulus alors essayer de la soutenir comme j'avais fait de l'autre, au moyen d'une pièce de bois glissée sous le mur. Mais la maison du pappas était vieille et mal bâtie ; dès qu'on travailla dessous, de grosses lézardes s'ouvrirent dans les murailles. Cet accident eut d'ailleurs un bon résultat : devant la nécessité, le pappas cessa ses criailleries, accepta les propositions que je lui avais d'abord faites, et laissa démolir son mur.

Il ne fallait pas songer à enlever la colonne suivante ; il eût fallu jeter bas non-seulement la maison du pappas tout entière, mais une autre encore, celle-là grande et neuve. Tout ce qui nous parut possible, ce fut de pratiquer une sorte de galerie par laquelle mon compagnon de voyage pût se glisser à quatre pattes jusqu'à la colonne, la mesurer et la dessiner ; celle-ci était assez analogue comme profil à la première trouvée, avec cette différence que le bandeau circulaire de la partie supérieure était décoré, non plus de rinceaux, mais de palmettes du plus beau caractère.

Des trous de sondage nous firent reconnaître que les cinq colonnes de la moitié nord de la façade n'avaient jamais été terminées. Quant aux deux extrêmes de la moitié sud, elles étaient sous la maison d'un des notables du village, le cordonnier. Nous dûmes renoncer à les découvrir.

Cependant la saison s'avançait : la moisson commencée rendait fort difficile, malgré l'augmentation de la paye, de retenir les ouvriers. Les chaleurs étaient accablantes, et la fièvre paludéenne, cette maladie endémique de l'Asie Mineure, sévissait cruellement sur mes hommes; moi-même je venais d'en être atteint pour la troisième fois, bien moins à la suite des fatigues occasionnées par la surveillance des fouilles qu'à cause des voyages à marche forcée que les chicanes continuelles de l'administration turque m'avaient contraint de faire à Smyrne, en traversant à l'aller et au retour les marécages desséchés de la vallée du Méandre. Enfin, chose beaucoup plus grave, mes crédits tiraient à leur fin. Il fallait donc se contenter des résultats acquis, et songer à mener à bien la



FACE DE LA BASE DODÉCAGONE.

(Temple de Didymes.)

seconde partie de mon programme : l'embarquement des marbres, sculptures, inscriptions, découverts tant à Didymes que dans mes fouilles précédentes de Milet et d'Héraclée du Latmos. Pour cette tâche, l'assistance de mon compagnon ne m'était plus nécessaire; il repartit donc pour Rome, les cartons bondés de dessins et de notes, fruits d'un labeur opiniâtre de plusieurs mois. Quant à moi, après avoir chargé mon contre-maître, M. A. Veux, de commencer les travaux d'une route depuis Didymes jusqu'à la petite baie des Terres-Rouges (τὰ κόκκινα) située à environ trois kilomètres, j'allai à Smyrne noliser un bateau.

Trouver dans le port de Smyrne un navire dont le capitaine consentît à aller mouiller pendant un mois dans la petite baie de Kokkina, entièrement ouverte aux coups de vent de sud-ouest, pour y charger des caisses dont plusieurs pesaient de trois à quatre tonnes, ne fut pas chose

facile. Aucun bâtiment européen ne voulut risquer l'entreprise; je dus me rabattre sur un brick khiote de 100 tonneaux, tout neuf, dont le capitaine se laissa séduire par l'appât d'un fort nolis. Les Khiotes n'ont pas bonne réputation dans le Levant, au moins parmi leurs compatriotes; ceux-ci ne leur pardonnent pas leur mollesse pendant la guerre de l'Indépendance, mollesse que les malheureux insulaires ont pourtant payée assez cher; ils leur pardonnent encore moins peut-être les grandes richesses qu'ils ont su acquérir dans le commerce et la banque, leurs établissements prospères de Marseille, de Londres, de Trieste, de Constantinople, de Galatz et d'Odessa. Aussi plus d'un proverbe injurieux court-il sur leur compte; celui-ci par exemple :

Ἂν εἶδες πράσινο λαγὼ,
Εἶδες καὶ Χιώτη γνωστικό.

« Si tu as vu un lièvre vert, tu as vu aussi un Khiote qui ait du savoir vivre. »

Et cet autre [1] :

Ὅπου πέφτει 'να παρά 'ς τὴν κόπρια, πάντα 'υρίσκεται 'νας Χιώτης νὰ τὸ μαζέψη.

« S'il tombe un para [2] dans du fumier, il se trouve toujours là un Khiote pour le ramasser. »

Les Khiotes auraient beaucoup à dire pour se justifier de ces reproches, mais je n'ai pas à leur servir d'avocat. Tout ce que je tiens à constater, c'est qu'ils joignent à l'intelligence de leurs compatriotes un esprit d'ordre et un amour du travail que ceux-ci n'ont pas d'ordinaire. Mon capitaine particulièrement et ses sept matelots étaient tous des gaillards robustes et résolus. Le contrat fut bientôt signé et le brick vint mouiller auprès de Didymes, à la baie Kouvella d'abord, où furent portés les poids les plus faibles, à celle de Kokkina ensuite, beaucoup moins sûre, mais la seule où l'on pût porter les gros fardeaux.

Ce transport demanda un mois entier, quoique pendant la dernière semaine je fisse travailler même la nuit. Les marbres trouvés à Milet et à Héraclée du Latmos durent descendre à la mer par le Méandre, dont la barre est peu profonde et très-mauvaise. Ceux trouvés à Didymes furent traînés à bras d'homme jusqu'au point choisi pour l'embarquement. Un morceau surtout nous causa des ennuis : c'est le chapiteau placé au

1. Je conserve ici l'orthographe populaire.

2. Un para vaut un demi-centime.

Louvre dans le coin de la salle opposé à l'entrée, et qui faisait partie de l'édicule sous laquelle la statue d'Apollon était abritée. Même évidé par derrière autant qu'on pouvait le faire sans en compromettre la solidité, ce morceau pesait encore près de quatre tonnes. Sous ce poids, un remblai construit par nous au-dessus du lit d'un torrent s'effondra ; pour dégager le chariot de là, il fallut une journée de travail. Puis ce fut la bigue établie sur le rivage qui se brisa : le bloc tomba dans la mer, heureusement profonde à peine d'une brasse. Il fallut le faire embraguer de nouveau par des plongeurs et installer pour le soulever une seconde bigue. Enfin le malencontreux morceau est chargé sur une barque et amené contre le bord du brick. On le hisse ; mais au moment où il est à moitié hauteur, un contre-palan rompt sous l'effort et le bloc retombe de plus d'un mètre, en choquant avec violence contre le bordage. Le navire donna une telle bande que l'eau arriva à bâbord à un pied du niveau du pont ; les mâts s'infléchirent et craquèrent, comme s'ils allaient casser ; le capitaine se précipita dans la cale pour voir si une voie d'eau ne s'était pas ouverte. Rien n'arriva pourtant, et nous en fûmes quittes pour un moment de peur.

Il y a sans doute des gens qui souriront de toutes ces petites misères ; mais ceux qui ont l'expérience de pareils travaux comprendront quel soulagement j'éprouvai lorsque je vis le dernier morceau arrimé à fond de cale et le navire prêt à appareiller. Il y en a d'autres qui trouveront les fouilles de Didymes bien incomplètes, et me reprocheront d'avoir laissé bien des points obscurs. Je crois connaître aussi bien qu'eux ces *desiderata ;* peut-être sais-je mieux qu'eux pourquoi la solution n'en a pas été tentée. Quels que soient les résultats acquis, je suis heureux de les avoir obtenus sans que, dans toutes ces manœuvres de force faites avec un matériel insuffisant et des ouvriers de hasard, il y ait eu à regretter la perte d'une vie d'homme, ni même une blessure sérieuse. Et je crois que, lorsque MM. de Rothschild eurent généreusement donné au Louvre la presque totalité des marbres de Milet, deux lignes de remercîment adressées par le Ministre d'alors à mon camarade et à moi n'auraient paru à personne de l'encre mal à propos dépensée.

IV.

RESTAURATION.

S'il y a, parmi les abonnés de la *Gazette*, quelque intrépide qui ait lu jusqu'au bout mes deux précédents articles, il peut maintenant se

rendre un compte exact des données fournies par l'histoire et par les fouilles pour la restauration du temple de Didymes. Cette restauration, dont personne, je pense, n'attend de moi l'éloge (l'œuvre et l'auteur me touchent de trop près), a été exposée par M. A. Thomas au Salon de cette année. Je prie le lecteur de vouloir bien s'y reporter par le souvenir. Le format et les dimensions d'un article de la *Gazette* ne me permettent point de joindre à ces lignes les plans et les dessins nombreux qui aideraient à les comprendre et en rendraient la lecture moins aride : ces dernières pages ne seront en effet que le *texte* d'une *illustration* absente.

Le Didyméon est, pour employer le langage technique mis à la mode, peu de temps après sa construction, par l'école d'Hermogène, un temple ionique diptère décastyle, c'est-à-dire, en simple français, qu'il est entouré d'un portique (πτερόν) formé d'un double rang de colonnes ioniques. Il y a 21 colonnes sur les côtés, 10 sur les façades et 12, disposées en trois rangées, entre les antes (παραστάδες) ou saillies formées, à droite et à gauche du pronaos, par les prolongements en avant des murs latéraux du temple. Comme dans ce calcul les colonnes angulaires sont énumérées plusieurs fois, l'édifice n'a en réalité que le chiffre, déjà fort respectable, de 120 colonnes. Un élève d'Hermogène eût ajouté que l'ordonnance de ces colonnes était intermédiaire entre le genre *pycnostyle* et le genre *systyle*, c'est-à-dire que la longueur de l'entre-colonnement était, à peu de chose près, à mi-distance entre un diamètre et demi de la colonne et deux diamètres. Cela donnait à chacun des côtés une longueur de 108^{m},55 qui correspond exactement à 353 pieds grecs[1], et aux façades un développement de 49^{m},78 ou 162 pieds. Le diamètre inférieur de la colonne est de 1^{m},98 ou de 6 pieds 7 doigts, la hauteur, base et chapiteaux compris, de 19^{m},40 ou sensiblement 63 pieds ; cette hauteur est plus grande que celle des colonnes de Jupiter Stator à Rome et de l'Olympiéion à Athènes ; elle dépasse d'un tiers celle des colonnes de la Madeleine. L'angle supérieur du fronton s'élevait à plus de 31 mètres au-dessus du sol. Aucun temple du monde hellénique n'avait de dimensions pareilles : l'Artémision d'Éphèse lui-même, l'une des sept merveilles du monde, était plus

1. La longueur du pied grec n'est pas encore déterminée avec certitude. Les évaluations varient entre 307 et 308 millimètres. M. Aurès *(Étude sur les dimensions du Parthénon)* a donné le chiffre de 307 qui doit s'approcher beaucoup de la vérité. Rien ne prouve d'ailleurs que le pied ait été absolument identique dans toutes les cités grecques.

petit; ses colonnes n'avaient que 17 mètres de haut et sa façade était seulement octostyle.

Examinons maintenant en détail chacune des parties du temple.

Comme il était naturel de s'y attendre, l'ordre du Didyméon ressemble beaucoup à celui du Mausolée d'Halicarnasse et du temple de Priène; il ressemble encore davantage à celui de l'Artémision d'Éphèse. N'était la légère différence des proportions, il serait difficile de distinguer un morceau provenant de l'un de ces édifices du morceau correspondant dans l'autre.

Les colonnes et les architraves de Didymes sont d'un marbre très-cristallin, légèrement bleuâtre, et dont l'action du soleil ne dore point la surface. Ce marbre provient des îles Corsiées, aujourd'hui îles Fourni, situées au sud de Samos, en face du territoire milésien. Nul doute qu'il n'ait été choisi à cause de son extrême dureté, car dans les mêmes îles existent de véritables montagnes d'un superbe marbre blanc, aussi pur, aussi brillant que le Paros. Les blocs, dégrossis dans la carrière, étaient chargés sur des bateaux et débarqués à trois kilomètres environ de Didymes, au port Panormos (aujourd'hui baie Kouvella). Au fond de cette baie on voit encore une trentaine de tambours à demi enfouis dans la vase et alignés comme pour former une jetée. Ont-ils été abandonnés comme défectueux? Ont-ils été laissés là lors de l'interruption des travaux du temple? Il est impossible de le savoir.

Chacune des deux colonnes encore debout du côté nord du temple se compose de 18 tambours de hauteur inégale, scellés l'un à l'autre au moyen de deux énormes goujons en bronze, l'un placé dans l'axe même de la colonne et cylindrique, l'autre placé près de la circonférence et carré. Ces goujons ont leurs extrémités engagées dans deux boîtiers en bronze scellés par une coulée de plomb, l'un à la surface inférieure du tambour supérieur, l'autre au-dessus du tambour inférieur. Ils ne sont tous ni de même modèle ni de même provenance. Dans le nombre il s'en est rencontré un fourni par un fabricant italien, Publius, et marqué de son nom traduit en grec. Ce scellement a été trouvé dans les déblais et la provenance en est incertaine. Quant à la date, d'après l'apparence de l'inscription, elle paraît remonter assez haut. Les Italiens, Latins et Étrusques étaient en effet, dès une époque fort ancienne, célèbres en Grèce pour leur habileté à fondre le bronze. De plus, à la fin du IVe siècle, les rapports entre la Grèce et l'Italie étaient déjà fréquents; les Athéniens fondaient une colonie dans l'Adriatique pour défendre la sécurité de cette mer contre les pirateries des Tyrrhéniens

établis aux bouches du Pô ; ils envoyaient des vaisseaux aux Romains pendant la première guerre punique : Pausanias vit encore, sur la route de l'Académie, la sépulture des citoyens morts dans cette expédition. Les Romains, de leur côté, d'après des traditions qu'on a peut-être rejetées trop à la légère, faisaient, avant la rédaction des lois des Douze Tables, recueillir les législations des principales villes grecques, et plus tard envoyaient des ambassadeurs à Alexandre. Enfin, un siècle après la construction du Didyméon, Antiochus Épiphane appelait à Athènes l'architecte romain Cossutius pour reprendre sur de nouveaux plans la construction de l'Olympiéion commencé par les Pisistratides.

En joignant à la hauteur du fût celle de la base et du chapiteau, la colonne, je l'ai dit, a 19m,40, soit un peu moins de 10 diamètres de hauteur. Ce sont là des proportions majestueuses et qui conviennent à un édifice de dimensions colossales ; le peu de largeur des entre-colonnements augmente encore l'apparence de sévérité et de solidité inébranlable du temple. La base, comme on le remarque aussi à Halicarnasse, à Priène et à Éphèse, est toute différente des bases ioniques d'Athènes. Celles-ci sont toutes formées d'une partie ronde (σπεῖρα) reposant immédiatement sur le stylobate ou degré supérieur du soubassement. En Asie Mineure, au contraire, la spire est exhaussée sur un socle carré (πλινθίς) qui en défend contre les pieds des promeneurs la délicate ornementation. La spire, à son tour, se compose de deux parties distinctes : d'abord un tore décoré de huit stries horizontales, qui, par les jeux de lumière et d'ombre qu'elles produisent, accusent davantage, en opposition avec la direction verticale du fût, la direction perpendiculaire du tore. Dans les colonnes de la rangée extérieure, celles de ces stries qui ornent la moitié supérieure du tore étaient, à Priène et sans doute aussi à Didymes, laissées engagées, et le haut du tore formait une courbe lisse ; la raison en est que l'eau de pluie eût séjourné au fond des stries et eût à la longue corrodé le marbre. Au-dessous du tore est une double scotie divisée par un rang d'anneaux accouplés ; deux autres rangs de doubles anneaux terminent en haut et en bas cette partie de la base. Les anneaux supérieurs sont à peu près à l'aplomb de la partie la plus saillante du tore, les anneaux inférieurs s'avancent bien au delà de cet aplomb ; c'est donc à tort que l'on a reproché à la base de Pythios de présenter un étranglement qui inquiète l'œil et de n'avoir point la solidité nécessaire pour supporter sans peine le poids de la colonne.

Sur les cent vingt colonnes du Didyméon, la base de cent dix est ainsi faite. Mais dans les dix colonnes de la façade, ces profils sont modi-

fiés de la manière la plus originale et la plus faite pour étonner ceux qui s'obstinent à regarder l'art grec comme asservi à des lois immuables et voué à une monotone uniformité. Ces dix bases ne portent pas seulement des moulures architecturales, mais de véritables sculptures. Chaque moitié de la façade présente cinq types différents qui se répètent symétriquement dans l'autre moitié. Les trois bases que les fouilles ont permis d'étudier semblent montrer dans les modifications de leurs diverses parties une sorte d'alternance régulière : à une base où les changements essentiels portent sur le tore, succède une autre où ils portent sur les scoties.

Prenons pour exemple la troisième colonne de la façade, en partant de l'angle sud : c'est, dans la salle Rothschild, la plus voisine de la porte d'entrée. Ici, c'est surtout le tore dont l'aspect est changé ; il est remplacé par un bandeau cylindrique décoré de rinceaux dont la composition révèle une richesse d'imagination, un sentiment de la nature, une liberté de dessin dont l'art romain n'a jamais approché, même de loin. La scotie supérieure est creusée et agrandie ; la scotie inférieure est supprimée, et la place qu'elle occupait, jointe à celle du rang inférieur d'anneaux, est remplie par un tore puissant, largement évasé, que décorent de belles palmettes entremêlées de fleurs d'eau.

La cinquième base a presque les mêmes profils ; le bandeau cylindrique substitué au tore y est seulement décoré de palmettes au lieu de rinceaux. La quatrième au contraire est d'une forme tout autre : ici le tore est conservé ; la seule différence, c'est qu'au lieu d'être strié horizontalement, il est décoré de feuilles de laurier disposées dans le sens vertical. Mais il n'y a plus de traces de scoties ; la hauteur qu'elles occupaient est envahie par un tronc dodécagone dont chaque face est décorée d'un motif d'ornementation différent. L'ensemble est un peu gauche et lourd ; mais quelques-uns des motifs ornementaux sont charmants d'originalité et de délicatesse[1].

Le chapiteau est un peu bas ; c'est là un des caractères distinctifs,

1. La partie supérieure des deux bases qu'il a été possible de rapporter était brisée en miettes. De plus, comme le bloc le plus lourd de la base pesait plus de 10 tonnes et que mes moufles ne pouvaient en soulever que trois, j'ai dû faire évider tout l'intérieur. Il en résulte que les deux bases ressemblent à de grands bassins où l'œil cherche instinctivement de l'eau et des poissons rouges. Nous avons, M. Thomas et moi, vainement insisté pour que le fût des colonnes fût refait en plâtre jusqu'à 2 ou 3 pieds de hauteur. Je comprends, et pour ma part je partage l'horreur de M. Ravaisson pour les restaurations forcément conjecturales faites aux statues. Mais la restauration dont il s'agit ici était mathématiquement certaine, et je crois encore qu'elle n'aurait eu que des avantages.

et certainement un des défauts de l'ionique d'Asie Mineure. Ce défaut est du reste beaucoup moins sensible sur le monument lui-même que sur un dessin. A 20 mètres au-dessus de l'œil, le peu de hauteur de l'échine échappe au regard et est compensé par la puissante saillie des grandes oves qui en décorent le pourtour. Une grande palmette sort de l'angle de la volute, recouvre la première de ces oves, et projette hardiment ses pétales jusque sur la seconde. La simplicité de cette décoration, parfaitement propre à marquer la forme ronde et évasée de l'échine, à le *faire tourner*, en quelque sorte, me paraît, je l'avoue, très-supérieure à la profusion d'ornements du chapiteau de l'Érechthéion.

Les chapiteaux et l'entablement ne portent, à Didymes, que de très-légères traces de couleurs. C'est seulement sur les caissons que ces traces sont nombreuses et apparentes; il en est de même à Éphèse. A Priène et à Halicarnasse au contraire, les vestiges de la décoration polychrome sont extrêmement visibles. J'ai rapporté de Priène des fragments sur lesquels l'enduit coloré a encore plus d'un millimètre d'épaisseur. En comparant entre eux les morceaux correspondants de ces divers édifices, on voit que dans tous les couleurs ont été appliquées aux mêmes places et d'après les mêmes règles, et on peut retrouver ces règles avec une complète certitude. Je ne prétends point, bien entendu, étendre à la polychromie en général les résultats des études faites sur ces quatre monuments : l'emploi des couleurs, Beulé l'a déjà fait remarquer en excellents termes, a, sans aucun doute, varié suivant les époques, on pourrait ajouter suivant les localités et les écoles d'architectes. Je ne m'occupe ici, je le répète, que des édifices ioniques de l'École de Pythios. Or, dans tous ces édifices, les couleurs ne sont employées que dans quelques détails du chapiteau, dans les moulures de l'entablement et dans les parties ornementées du dessous des architraves et des caissons. Dans toutes ces parties, les traces de couleurs sont tellement multipliées et tellement distinctes, que là où l'on n'en découvre pas de vestiges, comme dans les parties plates de l'entablement, dans le canal et les creux des volutes du chapiteau, sur le fût et la base des colonnes, on peut affirmer hardiment qu'il n'y en a jamais eu. Et encore, même dans les parties peintes, combien prudent et discret est l'emploi des couleurs! Deux teintes seulement sont admises : d'abord un bleu pâle et d'apparence un peu poudreuse, assez semblable à de l'outremer ; ce bleu est un silicate de cuivre resté mêlé, par suite des procédés imparfaits de fabrication, à un peu de sable. Vitruve, qui en décrit la préparation, l'appelle *Bleu d'Alexandrie*. C'est, en effet, l'Égypte qui le fabriqua d'abord. Au premier siècle, avant J.-C., le ban-



BASE D'UNE DES COLONNES DE FAÇADE.

(Temple de Didymes.)

quier Vestorius, l'ami de Cicéron, introduisit cette industrie à Pouzzoles, et c'est probablement de la fabrique fondée par lui que proviennent les pains de bleu d'Alexandrie trouvés à Herculanum et à Pompéi. Un autre pain de la même couleur, découvert à Camiros, dans l'île de Rhodes, est conservé au British Museum. Je possède moi-même quelques coquilles de moules trouvées au Pirée dans le tombeau d'une femme peintre, à laquelle ces coquilles servaient de palette : plusieurs contiennent du silicate de cuivre de diverses nuances.

L'autre couleur employée, un rouge, était moins tenace, et les traces en sont plus rares, la couche moins épaisse là où elle s'est conservée. A sa teinte sombre et sans éclat on reconnaît aisément du cinabre.

Ces deux couleurs ne sont pas employées au hasard ; les moulures en pleine lumière sont généralement peintes en bleu : c'est que le bleu s'éclaire et s'adoucit sous l'éclat intense du soleil d'Orient. Le rouge est au contraire plus répandu sur les parties qui restaient toujours dans une demi-obscurité, comme les fonds des caissons et le dessous des architraves : il rend en effet, les peintres le savent bien, les ombres plus transparentes et plus chaudes.

Rouge et bleu sont exclusivement relégués dans le fond des moulures ; il n'y a à cela qu'une exception : c'est un léger filet rouge qui court sur les dards des rais-de-cœur et en accuse la fine nervure, qui eût été sans cela trop difficile à distinguer à distance. Un filet analogue ornait sans doute la spirale de la volute, mais il n'a pas laissé de traces certaines. Partout ailleurs, les parties saillantes des moulures sont toujours restées blanches. Était-ce là, dans la pensée des architectes, un état de choses définitif? Faut-il admettre que ces parties saillantes devaient être dorées et que l'épuisement du trésor, quelque guerre étrangère ou quelque révolution intérieure, auront fait hésiter à donner à l'édifice ce supplément de décoration, coûteux et peu nécessaire? Les édifices inachevés ne sont pas rares dans la Grèce antique. Les Propylées n'ont jamais été finis ; certaines surfaces de murailles attendent encore leur dernier poli. Les fleurons qui devaient décorer l'architrave de la tribune des jeunes filles, à l'Érechthéion, n'ont pas été sculptés ; et pourtant c'eût été là une dépense bien minime, puisque les modeleurs qui faisaient les modèles en cire de ces fleurons n'étaient payés que huit drachmes la pièce, et que les praticiens qui copiaient ensuite ces modèles devaient recevoir moins encore. Ce qui pourrait faire croire qu'il était en effet dans le plan primitif de rehausser la coloration des fonds par la dorure des parties saillantes, c'est que M. Wood a cru distinguer, sur l'astragale d'un des chapiteaux d'Éphèse, quelques traces d'or. Je n'ai point vu ce cha-

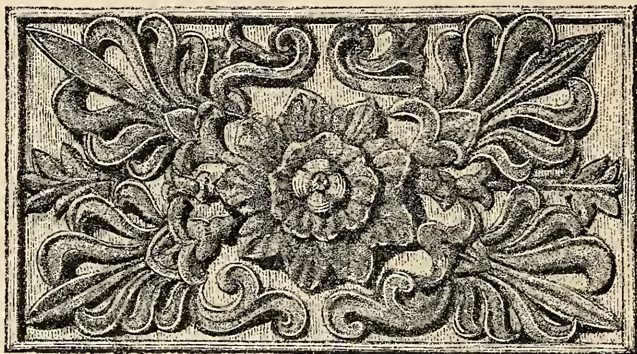
piteau et je n'en puis rien dire. Ce qui semblerait au contraire contredire l'hypothèse de la dorure, c'est que, dans les comptes des dépenses de l'Érechthéion, alors que nous trouvons mentionné l'achat de cent soixante-six feuilles d'or à une drachme la feuille pour la dorure des fleurons des caissons, d'autres feuilles d'or encore pour la dorure des yeux des volutes, à raison d'une feuille par œil, il n'est nulle part question d'achat d'or pour les moulures. Bien plus les peintres (ἐγκαυταί) chargés de peindre ces moulures sont plusieurs fois cités ; ce travail était adjugé à l'entreprise par très-petits lots, et était payé cinq oboles le pied. Or il n'est pas une seule fois dans ces passages fait mention de doreurs.

Quoi qu'il en soit de cette question non résolue encore, il ne me semble pas douteux que l'emploi discret des couleurs, tel que nous le trouvons à Priène, à Halicarnasse, à Didymes et à Éphèse, devait produire un effet très-heureux. Personne aujourd'hui, je pense, ne conteste plus la polychromie des temples grecs ; mais l'abus que certains architectes ont fait des couleurs, dans leurs restaurations d'édifices antiques, effarouche beaucoup de gens. Et, en effet, comment ne pas être offusqué par ce badigeon criard répandu depuis le toit jusque sur le dallage même des temples? Mais ce sont là des fantaisies de jeune homme auxquelles il ne faut pas attacher plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité. Autant ce barbouillage barbare eût été affreux, autant ces quelques touches de couleurs fraîches et vives, mais non pas crues, devaient gaiement souligner les fines dentelles de l'ordre ionique, et se marier harmonieusement au bleu pur du ciel et à la blancheur éclatante du marbre.

Sans nous arrêter davantage aux détails de l'ornementation du péristyle, entrons maintenant dans le temple lui-même. Nous traversons d'abord un pronaos spacieux, dont trois rangées successives de quatre colonnes chacune supportent le plafond de marbre. Au fond s'ouvre une haute porte de bronze qui donne accès, non pas comme cela a lieu d'ordinaire, dans le naos ou cella, mais dans une pièce rectangulaire longue de 9 mètres et large de 14, dont les textes relatifs au temple de Delphes nous font connaître le nom, l'οἶκος ou *chambre*. A droite et à gauche de cette chambre, deux portes s'ouvrent sur des escaliers à doubles volées parallèles, par lesquels on monte dans le comble situé au-dessus du pronaos et de l'οἶκος même. C'était sans doute dans ce comble qu'étaient renfermés les trésors du dieu, offrandes des particuliers, objets consacrés par l'État et par les princes étrangers, vases, ustensiles et vêtements de toute sorte destinés aux sacrifices et

aux fêtes. Au fond de la chambre s'ouvre encore une porte, un peu plus petite que celle par laquelle nous sommes entrés; par l'ouverture de cette porte nous apercevons la cella tout entière et la statue colossale placée au fond.

Pourquoi l'architecte n'a-t-il pas ouvert la cella directement sur le pronaos? Pourquoi a-t-il interposé cette chambre, modification grave apportée au plan ordinaire des temples grecs? C'est que le Didyméon n'est pas un temple ordinaire. Ce n'est pas seulement un édifice élevé pour abriter la statue d'un dieu : c'est un μαντεῖον, un oracle; et de là



FACE DE LA BASE DODÉCAGONE.

(Temple de Didymes.)

résultent des nécessités religieuses toutes particulières, au service desquelles l'architecte a dû mettre son habileté.

Dans la religion des Grecs, religion dont nous sourions parfois, mais qui avait, elle aussi, ses côtés profonds et sérieux et qui inspirait à ses sectateurs une foi aussi entière, aussi vive, que celle inspirée à nos pieux ancêtres du moyen âge par les dogmes du christianisme, la toute science, comme la fécondité infinie, appartenaient à la Terre, origine et support de toutes choses. Cette toute science s'exhalait en quelque sorte des entrailles du sol par certaines fissures profondes au fond desquelles l'imagination croyait entendre des bruits mystérieux, ou d'où s'échappaient, soit des eaux thermales, soit des vapeurs méphitiques. Quel que fût le dieu possesseur du sol où une fissure semblable existait, ce dieu devenait ainsi le confident de la Terre; il recueillait, de ces émanations souterraines, la connaissance de l'avenir, et pouvait à son tour communiquer, quoique d'une manière incomplète et confuse,

cette connaissance au mortel qu'il chérissait. C'est ainsi que Poseidon au cap Ténare, Zeus Basileus à Lébadée, Charon à Nysa en Lydie, prophétisaient du fond de cavernes méphitiques, que l'antre de Claros et la fissure ou Χάσμα du Cynthe, la montagne sacrée de Délos, inspiraient les oracles d'Apollon, et que le trou étroit et profond situé au milieu du sanctuaire de Delphes avait donné successivement aux trois possesseurs de « la rocheuse Pytho », Poseidon, Dionysos et Phœbus, la science de l'avenir.

Il n'y avait dans l'antiquité grecque aucun homme assez sceptique pour s'aviser d'élever des doutes sur l'existence des oracles, pour pénétrer sans un profond recueillement dans les sanctuaires où ils se rendaient, et pour entendre sans frémir les cris confus de la Pythie. Même un incorrigible raisonneur comme Socrate consultait les oracles et conseillait à ses disciples de les consulter. A plus forte raison les peuples n'entreprenaient-ils rien de grave sans avoir pris l'avis du dieu et n'osaient-ils résister à sa voix. Sur l'ordre d'Apollon Delphien, les Lacédémoniens déclarent « malgré eux », dit Hérodote, la guerre à leurs meilleurs amis, les Pisistratides; sur une réponse du même dieu, les Athéniens abandonnent au pillage, à l'incendie, aux profanations des Perses, leurs maisons, leurs temples, leurs autels : sacrifice immense si l'on songe à quel point, chez les anciens, la religion était attachée au sol, et toute la vie publique et privée attachée à la religion. Lorsque Cyrus réclame aux habitants de Cymé le rebelle Pactyas réfugié dans leurs murs, ceux-ci, menacés d'un siége dont l'issue n'est pas douteuse, n'osent pourtant livrer le fugitif si le dieu de Didymes ne le leur permet. Et ils préfèrent s'exposer à tout plutôt que de désobéir à sa défense.

Pour la consultation de l'oracle, tous les moments n'étaient pas propices. En certaines saisons, Apollon était absent du temple : il voyageait, disait-on, chez les Hyperboréens. Ce n'était qu'à certains jours, et à des heures déterminées, qu'il voulait bien communiquer à sa prêtresse l'inspiration prophétique. Il fallait de plus acheter sa faveur et l'autorisation de ses ministres par des offrandes et des sacrifices. Il fallait enfin aider à la manifestation du délire de la Pythie par le recueillement, le silence et la solitude.

Où se tenaient donc ceux qui venaient interroger le dieu? Pénétraient-ils dans le sanctuaire même? Mais les abords de la fissure sacrée étaient un *adyton,* un lieu où nul, sauf les prêtres, peut-être même la Pythie seule, ne pouvait sans profanation mettre les pieds. Restaient-ils donc en dehors, dans le pronaos, et, pour qu'ils pussent entendre les prophéties, ouvrait-on la porte toute grande? Mais alors

les marchands d'encens, les oisifs, les promeneurs, toute la foule qui fréquentait les abords du temple, auraient pu, eux aussi, voir cette cérémonie si auguste, entendre les réponses du dieu aux questions posées par d'autres. Où eût été le mystère, le silence de bon augure nécessaire à l'inspiration? Il fallait donc ménager dans le temple une place qui satisfît à ces deux conditions : d'avoir vue sur le sanctuaire tout en en étant distincte; d'être entièrement isolée du monde extérieur. Cette place était précisément l'Οἶκος.

Nous pouvons maintenant, en comparant aux témoignages relatifs au temple de Didymes les passages plus nombreux qui se rapportent à celui de Delphes, et en confrontant tous ces textes avec les ruines elles-mêmes, nous faire une idée de ces cérémonies mystérieuses. Accompagnons donc à Didymes les députés envoyés, vers le commencement du IIIe siècle, par la ville de Milet, pour, aux termes d'une inscription maintenant conservée au Louvre, demander au dieu « s'il lui sera agréable et s'il sera avantageux à la ville que l'on célèbre en l'honneur d'Artémis Skiris les fêtes appelées Ἀγέρσεις ».

Dès que la députation est arrivée au temple, et pendant qu'elle immole des victimes sur le grand autel de cendres qui s'élève devant la façade, la Pythie descend dans la partie du sanctuaire où se trouve le *χάσμα*. Elle descend, ai-je dit ; car cette partie, où le sol était à nu, se trouvait, à Didymes, fort en contre-bas du reste de l'édifice, et par suite de l'οἶκος; la différence de niveau dépassait trois mètres, et c'était par un escalier que l'on avait accès dans le sanctuaire. Il en était aussi de même à Delphes : toutes les fois que les auteurs mentionnent l'entrée de la Pythie dans le temple, ils disent qu'elle y descend; toutes les fois qu'elle en sort, elle remonte. Le sens strict du mot adyton est d'ailleurs « endroit où il n'est pas permis de descendre ». Qu'est-ce maintenant que cette Pythie? D'où vient-elle? Sont-ce les prêtres qui l'ont choisie à leur gré? Est-ce le dieu lui-même qui l'a marquée d'un signe? Nous ne le savons pas : les inscriptions ne la mentionnent jamais; les textes ne nous disent pas son nom. Il est probable que c'était une femme obscure et ignorante, à laquelle des accès de quelque maladie effrayante, comme l'hystérie ou l'épilepsie, donnaient, aux yeux des fidèles, un caractère divin. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore les musulmans regardent les fous comme étant en communication intime avec Allah.

Pendant de longues heures, quelquefois pendant deux ou trois jours, la Pythie reste enfermée dans le temple, sans prendre de nourriture, buvant l'eau sacrée qui sourd du *χάσμα*, et mâchonnant les feuilles du

laurier qui pousse auprès de la source. Lorsque la réclusion, le jeûne, la saveur amère du laurier, et l'excitation nerveuse produite par l'attente du dieu qui va tout à l'heure s'emparer d'elle, ont suffisamment ébranlé l'organisme de cette malheureuse femme ; lorsque son corps commence à être agité de mouvements convulsifs et que l'écume lui vient aux lèvres, alors elle s'assied sur l'Omphalos, espèce de cône de pierre, entouré de bandelettes et dévotement arrosé d'huile, qui se dresse auprès de la fissure et rappelle par un symbole grossier la puissance féconde de la Terre. Les prêtres qui guettent tous ses mouvements introduisent alors la députation dans l'œcos, en ferment la porte extérieure, et ouvrent au contraire celle qui donne sur le naos : les députés se pressent dans l'ouverture de cette porte : c'est de là qu'ils regardent l'agitation de la Pythie, qu'ils entendent ses cris incohérents et confus, que le principal des prêtres, le prophète, se chargera plus tard de traduire en langage intelligible, de rédiger en vers et d'interpréter.

La violence des accès de la Pythie pouvait parfois entraîner la mort. C'est ce que raconte Plutarque au sujet d'une de ces prophétesses, sa contemporaine : « Les présages étaient défavorables, et elle ne descendit dans l'adyton que malgré elle et avec répugnance. Elle s'agita sans laisser échapper un mot, elle paraissait violemment secouée ; avec un cri terrible, elle se précipita vers la sortie ; sa vue fit prendre la fuite non-seulement aux envoyés qui consultaient l'oracle, mais encore aux prêtres. Toutefois ils vinrent la relever peu de temps après, et elle avait toute sa raison; mais elle mourut après avoir langui quelques jours. »

La restauration de la cella, telle que l'a conçue M. Thomas, résulte d'une manière nécessaire des faits que je viens d'indiquer. Il faut forcément supposer le sol naturel à nu au milieu du naos, et placer dans cet espace découvert la fissure sacrée, le laurier et l'omphalos. J'ai dit dans le second de ces articles quels obstacles avaient empêché de pousser en ce point les fouilles jusqu'au sol primitif qui, sur tout cet espace, se dérobe et s'enfonce beaucoup au-dessous du pied des murs du temple. Il serait d'un haut intérêt d'entreprendre ce que nous n'avons pu faire : on retrouverait certainement la disposition exacte des localités que M. Thomas n'a pu indiquer que d'une manière tout à fait conjecturale.

Cet espace découvert s'étendait-il jusqu'aux murs de la cella? La trouvaille au pied de ces murs d'un massif de substructions destiné, semble-t-il, à supporter un dallage, exclut cette hypothèse. Il n'eût été d'ailleurs ni sensé ni beau de faire plonger ces murs dans la terre. Il

est donc à supposer que tout autour du temple régnait une sorte de trottoir qui permettait de gagner, sans profaner le sol sacré, la place où était la statue.

Quant aux murs eux-mêmes, ils existent sur tout le pourtour du naos jusqu'à la hauteur de 5 à 6 mètres : ils se composent de deux étages ; d'abord un soubassement continu, faisant une saillie d'un peu plus d'un mètre, et réduisant la surface de la cella à 22 mètres de large sur 54 de long; sur ce soubassement qui monte jusqu'à la hauteur du dallage du péristyle, repose le mur proprement dit. Des pilastres ioniques le soutiennent du côté intérieur et correspondent aux milieux des entre-colonnements du portique. Il y a neuf de ces pilastres sur chacun des côtés, et trois au fond, celui du milieu faisant vis-à-vis à la porte. De plus les angles sont décorés de demi-pilastres placés en retour d'équerre. Du côté de l'entrée, la décoration du mur est assez différente. Aux demi-pilastres de retour d'angle s'appuient deux autres pilastres, dont les côtés opposés à l'angle s'avancent jusqu'à l'aplomb des murs qui séparent de l'œcos les cages des deux escaliers. La porte d'entrée, correspondant, nous l'avons vu, au pilastre médian du mur de fond, est flanquée de deux colonnes corinthiennes engagées. L'intervalle entre ces demi-colonnes et les deux pilastres déjà mentionnés est égal à celui qui, sur les trois autres côtés du temple, sépare deux pilastres consécutifs.

Cette décoration des murs de la cella est assurément la plus belle partie de l'ornementation du Didyméon. Plusieurs chapiteaux de pilastres ont été rapportés et permettent d'en juger. Ils étaient alternativement décorés, sur leur face principale, d'un fleuron séparant deux griffons, l'un mâle et l'autre femelle, ou d'une touffe d'acanthe surmontée d'une palmette et d'où partent de chaque côté des rinceaux; les pilastres d'angle étaient tous décorés de griffons. Ni les rinceaux ni les griffons n'étaient d'un modèle uniforme ; l'architecte avait laissé aux sculpteurs toute la liberté compatible avec la symétrie du monument, et cette liberté avait produit dans l'ornementation une variété des plus heureuses : tantôt les griffons sont sveltes et élégants dans leurs formes ; tantôt ils sont trapus et musculeux : ici ils s'avancent d'une allure tranquille et comme en jouant ; là ils semblent se menacer avec fureur. Nul doute qu'ils n'aient inspiré les architectes du temple d'Antonin et Faustine ; mais c'est en comparant l'imitation au modèle que l'on peut se rendre compte de l'immense supériorité de l'art grec sur l'art romain. Les griffons du temple romain sont des animaux conventionnels, sans expression et sans vie : ceux de Didymes, au contraire, sont pleins

de vérité et de mouvement : leurs muscles se gonflent sous leur peau mobile; leurs fortes pattes s'appuient sur le sol pour bondir; leurs reins souples se cambrent; et il semble que dans leur tête fièrement levée, dans leurs yeux saillants, nous puissions lire la passion qui les agite. On pourrait faire une comparaison semblable entre les rinceaux de Didymes et ceux du Forum de Trajan. Et quoique ici l'œuvre romaine soutienne infiniment mieux le parallèle, quoique, dans sa richesse surabondante et ses dimensions exagérées, elle ne manque pas d'une réelle et majestueuse beauté; combien elle paraîtrait lourde et chargée en face de l'œuvre grecque d'une richesse si sobre, d'une élégance si pure, d'un modelé à la fois si gras et si délicat !

Il faut d'ailleurs remarquer que rien ne motive la présence de grif-



INTAILLE ANTIQUE.

REPRÉSENTANT APOLLON DIDYMÉEN.

fons au temple d'Antonin et Faustine : au Didyméon, au contraire, ils sont parfaitement à leur place. Le griffon était consacré à Apollon; c'était la monture du dieu lorsqu'il revenait du pays des Hyperboréens; et il figurait sur les acrotères du temple de Delphes comme sur les pilastres de Didymes.

Entre les chapiteaux des pilastres, et à la même hauteur, le mur était couronné par un bandeau décoré de griffons d'une forme toute différente et séparés par des lyres. Les Grecs donnaient à cette espèce de frise le nom d'ἐπικρανῖτις.

La richesse de la décoration du naos était encore surpassée par celle de l'édicule placée au fond du temple. Un bloc d'architrave et l'un des chapiteaux d'angle de cette édicule sont les seuls restes qui en aient été découverts. Elle devait être fort haute, car la statue du dieu était colossale, et la décoration du chapiteau d'ante est évidemment calculée pour être vue de loin et d'en bas. Ce chapiteau porte sur chacune de ses faces une femme dont la tête supporte l'abaque, dont les jambes et les vêtements se transforment, par une gradation insensible, en vigoureuses feuilles d'acanthe, tandis que les bras se continuent par des rinceaux et pro-

jettent vers l'angle extrême du chapiteau une puissante palmette. Dans aucune œuvre de sculpture peut-être, cette transition si difficile du corps humain à la plante n'a été plus habilement ménagée; jamais les caprices de l'imagination n'ont fait une alliance plus heureuse avec la sévérité du goût, et la puissance ne s'est unie plus intimement avec la grâce.

Sous cette édicule était placée la statue en bronze d'Apollon. Cette statue dont j'ai déjà, en parlant du premier temple de Didymes, brièvement indiqué l'histoire, était célèbre dans l'antiquité, et mérite que nous nous y arrêtions un instant[1].

Le sculpteur qui l'avait faite était Kanakhos de Sicyone. Kanakhos est le membre le plus illustre d'une famille d'artistes assez connue pour qu'il soit possible d'en reconstruire la généalogie et d'en suivre l'histoire pendant plusieurs générations.

Le chef de cette famille est Aristoclès le Cydoniate. La Crète, grâce sans doute à ses rapports commerciaux avec la Phénicie et l'Égypte, et à l'établissement sur ses côtes de nombreuses colonies sidoniennes, avait alors, ainsi que l'Asie Mineure, une grande supériorité sur la Grèce pour le travail des métaux. Aristoclès vint de Crète s'établir à Sicyone avant la troisième année de la 71e Olympiade, et probablement vers la 54e, c'est-à-dire dans la première moitié du VIe siècle. Pausanias cite de lui un Hercule en bronze combattant une Amazone à cheval, consacré à Olympie par Évagoras de Zanclé. Le sujet même du groupe semble impliquer, de la part de l'artiste, une certaine habileté.

Aristoclès le Cydoniate eut pour fils et pour élève Kléœtas; il y avait de lui à l'Acropole, dans le téménos d'Athéné Ergané, un guerrier mettant son casque, en bronze avec les ongles en argent. Dans l'inscription gravée au-dessous de cette statue, Kléœtas rappelait avec orgueil un autre de ses ouvrages, travail d'architecte et d'ingénieur celui-là, l'ἱππάφεσις d'Olympie, c'est-à-dire les boxes où étaient enfermés les chars avant la course. Les portes de ces boxes étaient disposées suivant une ligne courbe calculée de manière que la distance à parcourir fût exactement la même pour tous les chars et que celui qui tenait la corde n'eût sur les autres aucun avantage.

Ὃς τὴν ἱππάφεσιν ἐν Ὀλυμπίαι εὕρατο πρῶτος,
τεῦξέ με Κλειοίτας υἱὸς Ἀριστοκλέος.

« Celui qui a le premier imaginé la sortie des chars à Olympie, Kléœtas fils d'Aristoclès m'a fait. »

1. Beulé en a déjà parlé dans la *Gazette*, t. XV, Ire période, p. 161.

Kléœtas eut deux fils, tous deux statuaires comme leur père et leur grand-père, Aristoclès de Sicyone et Kanakhos. Aristoclès, l'aîné des



PARTIE DE LA STÈLE D'ARISTION.

(Musée d'Athènes.)

deux frères puisqu'il porte le nom de son aïeul, est surtout connu pour avoir fait, en collaboration avec son frère et le célèbre Agélaïdas d'Argos,

un groupe en bronze des trois Muses. Il avait fait aussi un groupe de Jupiter et de Ganymède, dédié à Olympie par Gnothis le Thessalien. Est-il l'auteur du bas-relief d'Aristion, connu sous le nom de « stèle du soldat de Marathon », bas-relief qui est l'une des deux pièces capitales du musée du Théséion à Athènes? Cette stèle est en effet signée

ΕΡΛΟΝΑΡΙΣΤΟΚLΕΟΣ

Est-ce son nom que nous lisons sur une base trouvée au hameau de Hiéraka, près d'Athènes [1] et qui a supporté un objet votif?

ΑRΙΣΤΟΚLΕΣ:ΕΠΟ
ΜΕΣΕ

Il n'y a rien d'impossible, ni même d'invraisemblable à cela. Aristoclès de Sicyone a fort bien pu, comme son père, travailler à Athènes, et la forme des lettres des deux inscriptions, comme le style du bas-relief de Valanidéza, conviennent fort bien à l'époque à laquelle vivait notre sculpteur, c'est-à-dire à la seconde moitié du VIe siècle et aux premières années du Ve siècle.

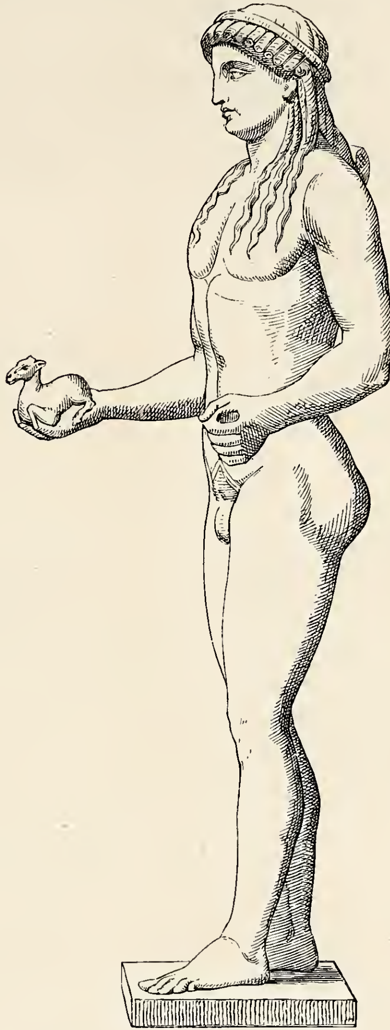
Le frère cadet d'Aristoclès, Kanakhos, est l'auteur de notre statue. Outre l'Apollon Didyméen et une des Muses du groupe auquel travaillèrent avec lui son frère et Agélaïdas, on connaît de lui : une Aphrodite assise, à Corinthe, en or et en ivoire, portant sur la tête le polos, et tenant dans ses mains un pavot et une pomme; enfin l'Apollon Isménien, de Thèbes, exactement pareil, pour les dimensions et pour la pose, à l'Apollon Didyméen, mais en bois de cèdre, tandis que l'autre était en bronze.

Après Aristoclès de Sicyone et Kanakhos, l'histoire de la famille devient plus obscure. On retrouve beaucoup plus tard à Athènes un Aristoclès qui refit la base de la statue d'Athéné Parthénos, mais on ne peut dire avec certitude s'il était de la famille du Sicyonien. On connaît mieux l'école de ce dernier que sa descendance : Synnoon, Ptolichos d'Égine, Sostratos de Khios et son fils Pantias, tous célèbres surtout pour des statues en bronze.

Dans la branche de Kanakhos, nous sautons une génération. On ne sait rien du fils de Kanakhos; mais son petit-fils, du même nom que lui et élève de l'Argien Polyclète, avait fait deux statues en bronze que Pausanias vit à Delphes : elles représentaient deux triérarques de la flotte

1. Kirchhoff, C. I. att. n° 344.

victorieuse sous Lysandre à Ægos-Potamos, Epicyridas et Etéonicos. Kanakhos le jeune était donc resté Péloponésien. Quant aux Κελητίζοντες



STATUETTE EN BRONZE D'APOLLON.

(British Museum.)

ou hommes montés sur des chevaux de course, mentionnés par Pline, on ne sait auquel des deux Kanakhos il faut les attribuer.

Mais revenons à la statue du Didyméon. Elle était en bronze éginé-

tique et de proportions colossales. Apollon était représenté nu, debout; il tenait dans la main droite un faon fondu à part et simplement fixé en équilibre sur la main ouverte du dieu; dans sa main gauche était un arc. Les monnaies de Milet de l'époque archaïque et quelques grands bronzes de l'époque impériale nous font connaître avec certitude cette pose et ces attributs.

Il existe dans les collections publiques plusieurs monuments qui reproduisent le type de l'Apollon Didyméen.

Le Musée de l'École évangélique grecque, à Smyrne, possède une main en marbre, tenant un faon, trouvée dans la vallée du Méandre et donnée par un négociant d'Aïdin.

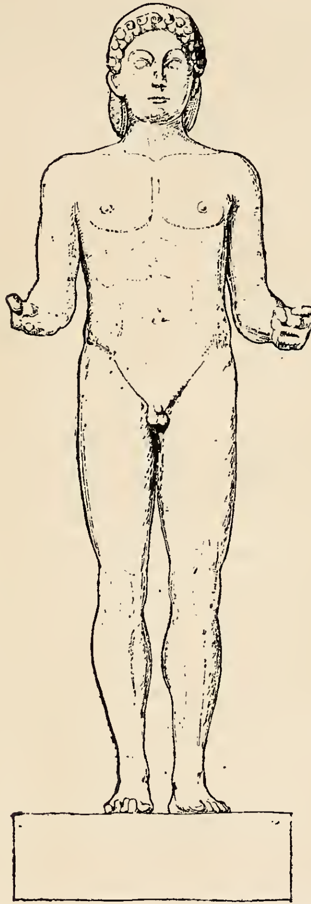
Le Cabinet des médailles de Paris a une petite statuette en bronze qui représente Apollon tenant un faon de la main droite. Cette statuette, extrêmement grossière, et de plus cassée aux jambes, provient de Scala Nova, à peu de distance de Milet : c'est là son seul intérêt.

Beaucoup plus importante est la statuette du British Museum, connue sous le nom de Bronze Payne Knight et provenant d'Étrurie. Elle est complète et bien conservée. Le dieu est debout, la jambe gauche légèrement portée en avant, dans la pose de la marche; la tête est posée droite; les cheveux, formant sur le front deux étages de boucles, sont divisés sur chacune des deux épaules en trois mèches ondulées et nettement séparées; les deux bras sont repliés au coude; la main droite tient un faon couché, la gauche est percée d'un trou dans lequel était jadis passé un arc. Le travail est négligé, mou et lourd. A cet égard, la gravure que nous donnons ici, et qui est empruntée aux articles de Beulé, flatte beaucoup le bronze Payne Knight.

Ce qui rend la statuette du British Museum intéressante, c'est qu'elle nous sert à reconnaître une copie de l'œuvre de Kanakhos, dans un superbe bronze du Louvre, provenant de Piombino, et savamment étudié par M. de Longpérier[1]. Le dieu est encore nu et debout; il avance la jambe gauche et porte légèrement le corps et la tête en avant, dans l'attitude d'une marche lente. Comme dans toutes les statues archaïques, l'occiput est très-développé. Sur le sommet de la tête, les cheveux sont tenus courts, rejetés en avant par le peigne; ils se terminent au-dessus du front par deux étages de petites boucles. Derrière, au contraire, ils sont longs, retombent sur la nuque en une masse abondante, dont l'extrémité est attachée en forme de queue terminée par une rosette. La poitrine est saillante et modelée largement; le ventre est maigre et plat;

1. Catalogue des Bronzes du Louvre, n° 69.

les jambes sont sèches et nerveuses, la musculature en est vigoureusement indiquée : les hommes que l'artiste avait sous les yeux vivaient au grand air, peinaient beaucoup et mangeaient sobrement. Les bras, attachés haut, restent rapprochés du corps ; les deux mains sont portées en



APOLLON DE PIOMBINO.

(Musée du Louvre.)

avant, la droite ouverte, l'autre fermée et percée d'un trou. Les attributs manquent, mais nul doute que la main droite ne tînt le faon et la main gauche l'arc traditionnel. Les yeux sont creux, ils étaient remplis de prunelles en argent ou en pierres précieuses. Les sourcils, les lèvres et les boutons des seins sont incrustés en cuivre rouge. Le pied gauche a

été brisé et restauré maladroitement dans l'antiquité même. La restauration a détruit le début d'une inscription incrustée en lettres d'argent sur le cou-de-pied ; on n'en peut lire avec certitude que les deux dernières lignes :

ΑΘΑΝΑΙΑΙ
ΔΕΚΑΤΑΝ

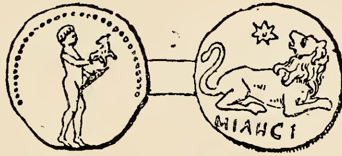
De la ligne précédente, on ne distingue que quelques lettres qui permettent de restituer ΔΑΜΟΣ. Il est difficile de dire si la statue consacrée à Athéné comme dîme du butin était dédiée par une ville ou par un particulier du nom de Kharidamos par exemple.

Quoi qu'il en soit, le bronze du Louvre est une copie évidemment très-soignée de l'Apollon de Kanakhos et date de la même époque, c'est-à-dire des dernières années du vi[e] siècle. Il n'est pas jusqu'à l'incrustation des seins, des sourcils et des lèvres, et jusqu'à l'inscription rapportée sur le pied en lettres d'argent, qui ne confirment cette conjecture ; le guerrier de Kléœtas consacré sur l'Acropole avait aussi les ongles incrustés en argent.

Néanmoins, si ces bronzes, tous de dimension bien inférieure à celle de la statue qui leur a servi de type, tous œuvres d'artistes de second ordre, peuvent nous donner une idée exacte de ce qu'il y avait dans l'œuvre de Kanakhos d'imposé par le symbolisme religieux, c'est-à-dire la pose, les attributs, l'arrangement des cheveux et jusqu'à un certain point la physionomie, si même on peut y trouver l'imitation naïve de quelques détails, il est une chose dont des œuvres aussi peu importantes ne peuvent évidemment nous donner aucune idée : cette chose, c'est le *faire* du grand statuaire, l'empreinte puissante de sa main sur le bronze, l'accent personnel de l'œuvre d'art. Ce style, ce faire, nous ne pourrons le retrouver que sur des œuvres originales de véritables artistes. Or nous avons précisément un ensemble d'œuvres importantes qui datent du dernier quart du vi[e] siècle, c'est-à-dire du moment même où dut être fondu l'Apollon Didyméen. Mes lecteurs ont déjà nommé les statues des frontons d'Égine. C'est là, c'est dans un beau torse archaïque d'Apollon conservé au British Museum, que nous trouverons, je crois, les vrais caractères du bronze de Kanakhos.

L'Art de l'Asie Mineure a, du moins parmi les archéologues français, une assez mauvaise réputation. Plusieurs le déclarent d'avance, et sans avoir pris la peine de l'étudier, un art de décadence. C'est pourtant à lui que nous devons le Coureur d'Agasias, le Laocoon, l'Apollon Stro-

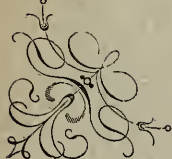
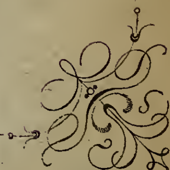
gonof et sa copie, l'Apollon du Belvédère, la Victoire en bronze du British Museum, le Mausole de Pythios, le peu qui, dans le Taureau Farnèse, n'est pas du Milanais Andrea Bianchi, la Déméter de Cnide, la base sculptée d'Éphèse, et sans doute bien d'autres chefs-d'œuvre dont la provenance est inconnue; sans parler des œuvres perdues des Bathyclès, des Théodore, des Rhœcos, des Bupalos et de cent autres auxquels les anciens, apparemment plus en état que nous d'être bons juges, accordaient un certain mérite. Comme peintres, l'Asie Mineure a produit Parrhasios et Apelles, deux noms assez connus; comme musicien, Timothée; je ne parle point des poëtes, des philosophes, des historiens : depuis Homère, Thalès et Hécatée, la liste en serait assez longue. Dans l'architecture, Pythios, Pæonios, Daphnis, Hermogène, et, pour descendre jusqu'au Bas-Empire, Anthémius de Tralles et Isidore de Milet ont aussi joui de quelque réputation. L'étude du Didyméon aura, je l'espère, laissé dans l'esprit des lecteurs de la *Gazette* cette impression qu'il y a, dans les œuvres des architectes ioniens, bien des choses à regarder, et même quelques-unes à admirer; que l'art antique nous ménage encore bien des surprises; et que ceux qui se vantent de le connaître sur le bout du doigt devraient bien se souvenir de temps en temps du mot de Socrate : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. »



PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît. — [660]






BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 083 7

